

Le Parapluie de Goncourt (versions 1 à 5)

De Léo Pro
Pour rosa Abdaloff
Sujet Re: Demain le Travail - point d'étape

Camarade !

Je n'ai pas commencé à écrire ma nouvelle, mais je poursuis la documentation. Le pitch est le suivant :

Début juin 1871, Flaubert déboule à Paris et dîne avec son pote Edmond de Goncourt. La ville est en ruines, suite au siège & à la Commune. Les deux zigotos ne parlent que de leurs soucis domestiques et littéraires. Les piles de cadavres les dégoûtent vaguement. Un parapluie est oublié.

Je file ce texte (court) à relire à différentes personnes - dont toi, si tu veux bien. L'un après l'autre, en "suivi de correction", ces gentils relecteurs me font part de leurs commentaires dubitatifs. Le texte est amendé en fonction de leurs orientations, réécrit, retravaillé, jusqu'à devenir absolument autre.

L'idée est de présenter le processus de création en mettant en page (en scène) le texte, ses commentaires, ses corrections, le monde qui le produit & le conditionne, le labeur de l'écriture. À parution du livre, cette nouvelle sera également diffusée via les nouvelles par email (c'est une commande qui m'a été faite dans le cadre du crowdfunding Adar), augmentant encore la complexité du cadre de production (un texte payant gratuit, donc).

En transparence, en montrant le labeur de l'auteur, parler de la continuité ou non qu'il entretient avec le prolétariat, ses luttes, son asservissement et ses représentations.

*

J'aimerais éventuellement explorer une autre direction, mais je ne sais pas encore si j'aurais le temps. J'emmène en vacances le bouquin d'Arendt sur le sujet. Je continue à réfléchir. Ce sera autre chose & peut-être-sans-doute trop tard pour ce livre-là.

des bisous !

L.

Le Parapluie de Goncourt

Samedi 10 juin 1871 vers quatre heures de l'après-midi, l'écrivain Edmond de Goncourt entre précipitamment dans l'immeuble du 4 de la rue Murillo, paisible voie doublant les grilles du parc Monceau. Dans le hall rendu caverneux par l'absence de lumière, l'homme de lettre lutte contre la fermeture de son parapluie, emprunté à la bonne au moment de partir d'Auteuil. De Goncourt est en retard, il est essoufflé, ses moustaches de morses gouttent sur son gilet, les pâtés de midi ne passent décidément pas et il sait d'avance que Flaubert va le gonfler avec des anecdotes de bibliothèques dépourvues de tout rythme, de tout esprit et, pour la faire courte, de tout intérêt. Paris est sous la flotte depuis trois jours, le vent souffle anormalement froid, comme pour marquer le coup, ultime baroud pour cette saison de chaos. De Goncourt est triste, aussi, parce que l'anniversaire de la mort de son frère approche, l'an dernier déjà, Seigneur, est-il possible qu'un an se soit écoulé, est-il possible qu'une seule année ait passé ? En forçant un coup le pépin, enfin, se plie, et crache dans son agonie assez d'eau pour tremper le bas de ses pantalons, ses chaussures, le paillason. Edmond peste, renifle, monte l'escalier.

Gustave Flaubert est arrivé du Croisset le mercredi au soir, et a passé l'essentiel de son temps à la Bibliothèque impériale, à Versailles. Le premier motif de sa venue à la capitale, annonce-t-il d'entrée de jeu à son hôte, était la consultation du manuscrit turc de Izdy Mohammed daté de l'an 990 de l'hégire qui a pour titre *Orient du bonheur et source de la Souveraineté dans la Science des talismans*. « Figure-toi que, malgré les recommandations de Renan et les bons soins de Soulié, et bien que l'on ait consenti à me laisser besogner dans l'établissement fermé au public... » Edmond s'assied sans y être invité, étouffe un bâillement, se sert à la carafe de sherry. Il rêve que le vin finira de dissoudre ces globules de viandes grasses qui, il l'imagine, continuent de monter et de descendre dans ses tuyauteries comme des billes de mercure dans un baromètre. Flaubert lui parle de *Saint Antoine*. D'aussi loin que de Goncourt le connaisse, Flaubert n'a jamais fait que parler de ce livre. *Saint Antoine* en 49, *Saint Antoine* en 56. *Saint Antoine* maintenant et toujours, comme une obsession vitale. Il fait sombre ici aussi, dans le petit appartement de location. Le parapluie, rangé de biais près de la porte d'entrée, glisse, tombe avec un bruit mou.

À les étudier ainsi, dans le jour faiblissant, les deux hommes se ressemblent beaucoup : la cinquantaine précoce, des bedaines de vieux garçons sédentaires, des déguisements de notables et les cheveux qui se débinent. De Goncourt, plus coquet, a le souci de peigner sur son crâne chauve une mèche laissée longue à cet effet. Les deux hommes portent aussi leurs poids de soucis personnels, inquiétudes financières, littéraires ; politiques pourquoi pas. La vieille mère de Flaubert ne va pas fort, le mari de sa nièce, à qui il a confié imprudemment la gérance des biens familiaux, ne donne plus signe de vie depuis des mois. Il y a eu le siège de Paris aussi, et puis cet étrange soubresaut de la capitale, cet engouement soudain du peuple pour la politique. Un spasme, réprimé par l'armée il y a dix jours. Flaubert et de Goncourt ne parlent pas de la Commune. Les obus ont cessé de tomber, les bataillons versaillais de fusiller hommes, femmes, enfants au hasard, laissés en tas dans la rue. La pluie qui tombe sur les ruines de Paris éteint les dernières braises.

« Je ne me sors pas de mes dieux de l'Inde ! Le *Lalitavistara* est un monument bien raide. Il me faudrait vivre ici pour avancer mon livre, mais comment quitter ma chère mère plus de quelques jours ! Cette pauvre vieille qui a pris cent ans en six mois. Edmond, vous devez venir me voir au Croisset, je vous lirai les bonnes feuilles de *Saint Antoine*, nous renouerions avec ce qui importe vraiment : la pioche, l'amitié, la littérature. » *L'infâme Commune*, comme l'appelle Georges Sand, est morte. Edmond n'en garde finalement qu'un regret : qu'on n'ait pas profité des quelques jours de guerre civile pour tailler plus largement dans la masse des parisiens insurgés et retarder ainsi de dix, de vingt années le prochain soulèvement populaire. Les immeubles éventrés, la canonnade, les fumées et les odeurs de charognes, les flaquas de sang, les colonnes de prisonniers enchaînés, tout

ça fait terriblement théâtre. On se redit en frissonnant l'histoire des otages exécutés par les Communards, de l'archevêque martyr. Mais quelle plaie, cependant, de plus trouver une voiture de libre, que les commerces soient si lent à rouvrir, que le bock ait tant augmenté du fait des pénuries dans l'approvisionnement.

De Goncourt a des renvois acides, les yeux de Flaubert semblent deux chandelles vacillantes dans l'obscurité qui croît, et tandis que le monologue se poursuit, Edmond s'échappe par la rêverie, loin du salon étroit aux meubles trop cirés, loin de son obsessif compagnon, loin de cette ville et de ce siècle, dans une Rome de tableau, de marbres effondrés et conquis par les plantes, de nymphes en soieries légères. Il n'accepte qu'un bouillon pour dîner, prétexte des contraintes liée à « la situation présente » pour prendre congé alors que la soirée est jeune. Flaubert ne fait rien pour le retenir, ses recherches l'ont vannées, répète-t-il, dehors, l'averse a cessée, le crépuscule est clair, Goncourt s'éloigne à pieds, en oubliant son parapluie.

Le 17 juin, il écrit à Gustave au Croisset pour savoir comment récupérer l'objet. Le 4 juillet, Flaubert lui répond que le pépin est chez le concierge, rue de Murillo, mais « pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ? » Les Parisiens en exil reviennent à une vielle pacifiée, horrifiés, amusés et soulagés à la fois. Les soixante mille communards attrapés vivants commencent d'être jugés par des tribunaux militaires. Un sur six sera condamné à la déportation ou la réclusion, une centaine de plus passée par les armes. Flaubert, en cette fin de printemps 71 s'impatiente après son pair en littérature. C'est qu'il ne va pas fort : il n'a toujours pas terminé son petit chapitre sur Bouddha et beaucoup de mal à tirer profit de son étude du *Lotus de la Bonne Loi*.

Le Parapluie de Goncourt

Samedi 10 juin 1871 vers quatre heures de l'après-midi, l'écrivain Edmond de Goncourt entre précipitamment dans l'immeuble du 4 de la rue Murillo, paisible voie doublant les grilles du parc Monceau. Dans le hall rendu caverneux par l'absence de lumière, l'homme de lettres lutte contre la fermeture de son parapluie, emprunté à la bonne au moment de partir d'Auteuil. De Goncourt est en retard, il est essoufflé, ses moustaches de morses gouttent sur son gilet, les pâtés de midi ne passent décidément pas et il sait d'avance que monsieur Flaubert va le gonfler avec des anecdotes de bibliothèques dépourvues de tout rythme, de tout esprit et, pour la faire courte, de tout intérêt. Paris est sous la flotte depuis trois jours, le vent souffle anormalement froid, comme pour marquer le coup, ultime baroud pour cette saison de chaos. De Goncourt est triste, aussi, parce que l'anniversaire de la mort de son frère approche, l'an dernier déjà, Seigneur, est-il possible qu'un an se soit écoulé, est-il possible qu'une seule année ait passé ? En forçant un coup le pépin, enfin, se plie, et crache dans son agonie assez d'eau pour tremper le bas de ses pantalons, ses chaussures, le paillason. Edmond peste, renifle, monte l'escalier.

Gustave Flaubert est arrivé du Croisset le mercredi au soir, et a passé l'essentiel de son temps à la Bibliothèque impériale, à Versailles. Le premier motif de sa venue à la capitale, annonce-t-il d'entrée de jeu à son hôte, était la consultation du manuscrit turc de Izdy Mohammed daté de l'an 990 de l'Hégire qui a pour titre *Orient du bonheur et source de la Souveraineté dans la Science des talismans*. « Figure-toi que, malgré les recommandations de Renan et les bons soins de Soulié, et bien que l'on ait consenti à me laisser besogner dans l'établissement fermé au public... » Edmond s'assied sans y être invité, étouffe un bâillement, se sert à la carafe de Ssherry. Il rêve que le vin finira de dissoudre ces globules de viandes grasses qui, il l'imagine, continuent de monter et de descendre dans ses tuyauteries comme des billes de mercure dans un baromètre. Flaubert lui parle de *Saint Antoine*. D'aussi loin que de Goncourt le connaisse, Flaubert n'a jamais fait que parler de ce livre. *Saint Antoine* en 49, *Saint Antoine* en 56. *Saint Antoine* maintenant et toujours, comme une obsession vitale. Il fait sombre ici aussi, dans le petit appartement de location. Le parapluie, rangé de biais près de la porte d'entrée, glisse, tombe avec un bruit mou.

À les étudier ainsi, dans le jour faiblissant, les deux hommes se ressemblent beaucoup : la cinquantaine précoce, des bedaines de vieux garçons sédentaires ramollis, des déguisements de notables et une chevelure défraîchie par l'excès de lymphes cheveux qui se débilitent. De Goncourt, plus coquet, a le souci de peigner sur son crâne chauve une mèche laissée longue à cet effet. Les deux hommes portent aussi leurs poids de soucis personnels, inquiétudes financières, littéraires ; politiques pourquoi pas. La vieille mère de Flaubert ne va pas fort, le mari de sa nièce, à qui il a confié imprudemment la gérance des biens familiaux, ne donne plus signe de vie depuis des mois. Il y a eu le siège de Paris aussi, et puis cet étrange soubresaut de la capitale, cet engouement soudain du peuple pour la politique. Un spasme, réprimé par l'armée il y a dix jours. Flaubert et de Goncourt ne parlent pas de la Commune. Les obus ont cessé de tomber, les bataillons versaillais de fusiller hommes, femmes, enfants au hasard, laissés en tas dans la rue. La pluie qui tombe sur les ruines de Paris éteint les dernières braises.

Commentaire [FA1]: Quelles notes sont à la lumière de la Physiologie du Goût de Jean Anthéme Brillat Savarin (1825, 1838).

Commentaire [FA2]: Mois glacial, 14°C de moyenne. A-t-il vraiment plu ? Probable. <http://www.meteociel.fr/modeles/archives/archives.php?day=10&month=6&year=1871&hour=12&type=ncep&map=0&type=ncep®ion=&mode=0>

Commentaire [FA3]: Il a marché au moins une heure dans les décombres.

Commentaire [FA4]: À dentelle ?

Commentaire [FA5]: « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » « Ceux qui s'indigentent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger. » Brillat Savarin

Commentaire [FA6]: « nationale » définitivement en 1871, mais quand ?

Commentaire [FA7]: Un livre de nombreuses images et de quelques textes.

Commentaire [FA8]: 1581/1582 grégorien

Commentaire [FA9]: « La digestion est de toutes les opérations corporelles celle qui influe le plus sur l'état moral de l'individu. Cette assertion ne doit étonner personne, et il est impossible que ça soit autrement. [...]

Je crois que les gens de lettres doivent le plus souvent à leur estomac le genre qu'ils ont préférablement choisi. Sous ce point de vue, les poètes comiques doivent être dans les réguliers, les tragiques dans les resserrés et les élégiaques et pastoraux dans les relâchés : d'où il suit que le poète le plus lacrymal n'est séparé du poète le plus comique que par quelque degré de coction digestionnaire. » (BS, phys.)

Commentaire [FA10]: Que Flaubert prétend vouloir rendre.

Commentaire [FA11]: Entre deux âges ! « La digestion, chez les jeunes gens, est souvent accompagnée d'un léger frisson, et chez les vieillards d'une assez forte envie de dormir. Dans le premier cas, c'est la nature qui retire le calorique des surfaces, pour l'employer dans son laboratoire ; dans le second, c'est la même puissance qui, déjà affaiblie par l'âge, ne peut plus suffire à la fois au travail de la digestion et à l'excitation des sens. »

Commentaire [FA12]: Un seul Goncourt désormais.

Mis en forme : Double souligné

Commentaire [FA13]: Les fastueux restaurants ont rivalisé d'ingéniosité pour accommoder chats et rats avec classe. Ça a dû laisser des souvenirs, mais si peu d'inquiétude.

La gourmandise des occupants, releva la France de 1815 en dépit des réparations, car « les étrangers [affluèrent] de toute l'Europe pour raffraichir les douces habitudes qu'ils contractèrent pendant la guerre ; il faut qu'ils viennent à Paris. » (Brillat-Savarin, physiologie du goût)

« Je ne me sors pas de mes dieux de l'Inde ! Le *Lalitavistara* est un monument bien raide. Il me faudrait vivre ici pour avancer mon livre, mais comment quitter ma chère mère plus de quelques jours ! Cette pauvre vieille qui a pris cent ans en six mois. Edmond, vous devez venir me voir au Croisset, je vous lirai les bonnes feuilles de *Saint Antoine*, nous renouerions avec ce qui importe vraiment : la pioche, l'amitié, la littérature. » *L'infâme Commune*, comme l'appelle Georges Sand, est morte. Edmond n'en garde finalement qu'un regret : qu'on n'ait pas profité des quelques jours de guerre civile pour tailler plus largement dans la masse des parisiens insurgés et retarder ainsi de dix, de vingt années le prochain soulèvement populaire. Les immeubles éventrés, la canonnade, les fumées et les odeurs de charognes, les flaques de sang, les colonnes de prisonniers enchaînés, tout ça fait terriblement théâtre populaire. On se redit en frissonnant l'histoire des otages exécutés par les Communards, de l'archevêque martyr. Mais quelle plaie, cependant, de ne plus trouver une voiture de libre, que les commerces soient si lents à rouvrir, que le bock ait tant augmenté du fait des pénuries dans l'approvisionnement.

Commentaire [FA14]: Une estimée gauchiste craignant pour sa République fragile, seule femme du cercle, peut-être un peu fâchée d'ailleurs.

Commentaire [FA15]: Adjectif-tentative d'appuyer sur la médiocrité et le peu d'intérêt de la grande histoire de 71, dont les acteurs médiocres joueraient mal 48 mais à grand spectacle.

Commentaire [FA16]: Et Zola, pas rancunier, qui aurait pu y passer.

De Goncourt a des renvois acides, les yeux de Flaubert semblent deux chandelles vacillantes dans l'obscurité qui croît, et tandis que le monologue se poursuit, Edmond s'échappe par la rêverie, loin du salon étroit aux meubles trop cirés, loin de son obsessif compagnon, loin de cette ville et de ce siècle, dans une Rome de tableau, de marbres effondrés et conquis par les plantes, de nymphes en soieries légères. Il n'accepte qu'un bouillon pour dîner, prétexte des contraintes liée à « la situation présente » pour prendre congé alors que la soirée est jeune. Flaubert ne fait rien pour le retenir, ses recherches l'ont vanné, répète-t-il, dehors, l'averse a cessé, le crépuscule est clair, Goncourt s'éloigne à pieds, en oubliant son parapluie.

Commentaire [FA17]: Hypothèse 1 : Pour apaiser la «soif latente». «La gourmandise est un des principaux liens de la société» (ibid.) Nous ne sommes pas en Carême, mais cette semaine, l'aigreur de Paris a coupé l'appétit de convivialité des deux..

Hypothèse 2, proche : «Le jeûne est une abstinence volontaire d'aliments dans un but moral ou religieux. [...] Ainsi les hommes affligés de calamités publiques ou particulières se sont livrés à la tristesse et ont négligé de prendre de la nourriture ; ensuite ils ont regardé cette abstinence volontaire comme un acte de religion »

Hypothèse 3, outrancière : La mode contre nature des nymphes minces a détruit l'intérêt pour la bonne chère.

Commentaire [FA18]: Ou alors opter pour une grammaire du XIXe précoce moins fixée, ça serait joli.

Le 17 juin, il écrit à Gustave au Croisset pour savoir comment récupérer l'objet. Le 4 juillet, Flaubert lui répond que le pépin est chez le concierge, rue de Murillo, mais « pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ? » Les Parisiens en exil reviennent à une ville pacifiée, horrifiés, amusés et soulagés à la fois. Les soixante mille communards attrapés vivants commencent d'être jugés par des tribunaux militaires. Un sur six sera condamné à la déportation ou la réclusion, une centaine de plus passée par les armes. Comme en 48, la République échoit à la réaction et à Thiers. Flaubert, en cette fin de printemps 71 s'impatiente après son pair en littérature. C'est qu'il ne va pas fort : il n'a toujours pas terminé son petit chapitre sur Bouddha et beaucoup de mal à tirer profit de son étude du *Lotus de la Bonne Loi*.

Le Parapluie de Goncourt

« Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. »
(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, 1838)

« Je l'avais pressenti. Le vide se fait aujourd'hui cruellement sentir. La guerre, le siège, la famine, la Commune : tout cela avait été une féroce et impérieuse distraction de mon chagrin, *mais ç'avait été une distraction.* »
(Edmond de Goncourt, *Journal*, 10 juillet 1871)

Le samedi 10 juin 1871 vers quatre heures de l'après-midi, l'écrivain Edmond de Goncourt, épuisé et frissonnant, pénètre dans l'immeuble du 4 de la rue Murillo, à deux pas du parc Monceau. Dans le hall, l'homme de lettres lutte contre la fermeture d'un parapluie bordé de dentelle, emprunté à sa bonne à l'heure de quitter Auteuil. Goncourt est en retard, il est essoufflé, ses moustaches gouttent sur son gilet. La marche dans les ruines a contrarié sa digestion et il sait d'avance que Flaubert va l'épuiser d'anecdotes de bibliothèques dépourvues de tout rythme, de tout esprit et, pour la faire courte, de tout intérêt. Paris est sous la pluie depuis trois jours, le vent anormalement froid, point d'orgue de cette saison de chaos. Goncourt est triste, aussi, parce que l'anniversaire de la mort de son frère approche : l'an dernier déjà, Seigneur, est-il possible qu'un an se soit écoulé, est-il possible qu'une seule année ait passé ? Il force le pépin qui d'un coup se replie, crachant dans sa défaite assez d'eau pour éclabousser ses bas de pantalons et ses chaussures. Edmond peste, réfrène un hoquet, monte l'escalier.

Gustave Flaubert est arrivé du Croisnet mercredi soir, et a passé l'essentiel de ses journées à la Bibliothèque nationale, à Versailles. Le motif de sa venue à la capitale, annonce-t-il d'emblée à son hôte, était la consultation d'un manuscrit turc de Izdy Mohammed intitulé *Orient du bonheur et source de la Souveraineté dans la Science des talismans*, daté de l'an 990 de l'Hégire et abondamment illustré. « Et, le croiras-tu que, malgré les recommandations de Renan et les soins avunculaire de notre vieux Soulié, tout en ayant consenti à me laisser besogner dans l'établissement malgré sa fermeture au public, il s'est avéré que... » Edmond s'assied sans y être invité puis, retenant son souffle, pousse longuement sur son diaphragme en resserrant les sphincters, jusqu'à s'être assuré d'avoir dompté son hoquet. Il se sert ensuite à la carafe de Sherry, comptant que le vin le rendra à l'hébétude qui était sienne au sortir du déjeuner, et que sa course dans les décombres a considérablement amoindrie. Flaubert, pendant ce temps, parle de *Saint Antoine*. D'aussi loin que Goncourt le connaisse, Flaubert n'a jamais parlé que de ce livre. *Saint Antoine* en 1849, *Saint Antoine* en 1856. *Saint Antoine* maintenant et toujours, comme la poussée prévisible d'une fièvre chronique. Il ne fait pas bien clair dans le petit appartement. Le parapluie, rangé de biais près de la porte d'entrée, glisse puis tombe avec un bruit humide.

À les étudier ainsi, dans le jour faiblissant, les deux hommes se ressemblent fort : la cinquantaine précoce, des bedaines de vieux garçons somnolents, des déguisements de notables et une chevelure défraîchie par les excès de lympe. Goncourt, plus coquet, a le souci de peigner par le travers de son crâne une mèche laissée longue à cet effet. Les deux hommes portent également les fardeaux de leurs soucis intimes. La vieille mère de Flaubert ne va pas fort. Le mari de sa nièce Caroline, à qui il a imprudemment confié sa fortune, ne donne plus de nouvelles. Il y a eu le Siège de Paris, les carences d'approvisionnement, les antilopes du zoo servies en faux-filet. Puis, cerise sur le gâteau, cet étrange soubresaut du peuple, se targuant tout à coup de s'occuper de politique. Un haut-le-cœur remonté des bas-fonds, fermement réprimé par l'armée ces jours passés. Flaubert et de Goncourt préfèrent ne pas trop évoquer la Commune. Les obus ont cessé de tomber, les bataillons de mitrailer hommes, femmes, enfants sans discriminer ; la pluie qui tombe sur Paris finit d'étouffer

les derniers foyers de cette brève orgie.

« Je ne me sors pas de mes dieux de l'Inde ! Le *Lalitavistara* est un monument bien raide et il me faudrait vivre par ici pour avancer correctement. Mais comment quitter ma chère mère plus de quelques jours ? La pauvre vieille a pris cent ans en six mois ! Edmond, vous devriez venir nous voir, je vous donnerai lecture de mes bonnes feuilles et nous renouerions avec ce qui importe vraiment : la pioche, l'amitié, la littérature. » *L'infâme Commune*, a écrit leur amie Georges Sand depuis son fief berrichon, *est morte*. Edmond n'en a qu'un regret : qu'on n'ait pas profité de la semaine de répression pour tailler plus serré dans la masse des insurgés ; retarder de dix, de vingt années la possibilité d'un autre soulèvement. Les immeubles éventrés, l'odeur faisandée des charognes, les mouches dans les flaques de sang caillé, les colonnes de prisonniers aux fers, tout ça fait terriblement théâtre, comme une reprise en opéra bouffe des grandes émeutes de 48. Quelle plaie, cependant, de ne plus trouver de voiture de libre et si peu de commerces ouvert – sans parler des crus de Loire et de Bourgogne qui tardent à revenir de leur exil dans les caves de province !

Goncourt dépiaute avec méthode le chapon gras aux cèpes, gobant presque sans mâcher les petites pommes duchesses. Les yeux de Flaubert paraissent s'allumer comme des chandelles dans l'obscurité qui croît et, tandis que son monologue se poursuit, Edmond s'échappe par la rêverie, loin du salon étroit aux meubles trop cirés, loin de son obsessif compagnon, loin de cette ville et de ce siècle, dans une Rome de tableau aux marbres effondrés couverts de plantes sauvages, sur lesquelles, à son approche, s'égaillent des nymphes pubescentes aux soieries dénouées. Il accepte volontiers un rab de Paris-brest mais s'esquive avant de subir l'épouvantable café de Flaubert, arguant d'une urgence soudaine liée, vous comprendrez, à l'*actuelle situation*. Il s'enfuit alors que la soirée est encore jeune. L'averse a cessée, le crépuscule est clair. Goncourt s'éloigne à pieds. Il a oublié le parapluie.

Le 17 juin, il écrit à Gustave au Croisset pour savoir comment le récupérer son bien. Le 4 juillet, Flaubert répond que le parapluie est demeuré chez le concierge, rue de Murillo, et « pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ? » Les Parisiens reviennent à la ville pacifiée, tout à la fois soulagées, horrifiés et ravis. Quelques soixante mille communards attrapés vivants commencent de comparaître aux tribunaux militaires. Un sur six sera condamné à la réclusion ou à la déportation vers Nouméa, une centaine sommairement passés par les armes. La République, une fois encore, échoit à Thiers. On ne parle plus que de suffrage universel, et Flaubert, en ce début d'été, s'impatiente. C'est que titan des Lettres française ne va pas fort : il n'est toujours pas venu à bout de son chapitre sur Bouddha, malgré son étude fastidieuse et exhaustive du *Lotus de la Bonne Loi*.

Le Parapluie de Goncourt [Ouille, un peu directe, la référence au *Perroquet de Flaubert*. J'espère que ça passera, au niveau des droits... Bon, on dira que c'est en hommage au *Parapluie de Maupassant*. Au pire, tu n'aurais pas un autre titre ?]

« Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. »
(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, 1838)

« Je l'avais pressenti. Le vide se fait aujourd'hui cruellement sentir. La guerre, le siège, la famine, la Commune : tout cela avait été une féroce et impérieuse distraction de mon chagrin, *mais ç'avait été une distraction*. »
(Edmond de Goncourt, *Journal*, 10 juillet 1871)

Le samedi 10 juin 1871 vers quatre heures de l'après-midi, l'écrivain Edmond de Goncourt, épuisé et frissonnant, pénètre dans l'immeuble du 4 de la rue Murillo, à deux pas du parc Monceau [Tu évoques les ruines, mais pas les exécutions massives de la semaine sanglante ?????]. Dans le hall, l'homme de lettres lutte contre la fermeture d'un parapluie bordé de dentelle, emprunté à sa bonne à l'heure de quitter Auteuil. Goncourt est en retard, il est essoufflé, ses moustaches gouttent sur son gilet. La marche dans les ruines a contrarié sa digestion et il sait d'avance que Flaubert va l'épuiser d'anecdotes de bibliothèques dépourvues de tout rythme, de tout esprit et, pour la faire courte, de tout intérêt. Paris est sous la pluie depuis trois jours [en vrai, il pleut depuis le 4 juin (<http://www.prevision-meteo.ch/almanach/1871>) donc techniquement ça fait 6 jours], le vent anormalement froid, point d'orgue de cette saison de chaos. Goncourt est triste, aussi, parce que l'anniversaire de la mort de son frère approche : l'an dernier déjà, Seigneur, est-il possible qu'un an se soit écoulé, est-il possible qu'une seule année ait passé ? Il force le pépin [référence au Procès de Fieschi et à la machine infernale ? Si oui, précise un peu, c'est vague pour les non initiés] qui d'un coup se replie, crachant dans sa défaite assez d'eau pour éclabousser ses bas de pantalons et ses chaussures. Edmond peste, réfrène un hoquet, monte l'escalier. [Tu pourrais quand même préciser que l'appartement se trouvait au quatrième !] [Et logiquement, il devrait enlever son chapeau après avoir plié son parapluie.]

Gustave Flaubert est arrivé du Croisnet mercredi soir, et a passé l'essentiel de ses journées à la Bibliothèque nationale, à Versailles. Le motif de sa venue à la capitale, annonce-t-il d'emblée à son hôte, était la consultation d'un manuscrit turc de Izdy Mohammed intitulé *Orient du bonheur et source de la Souveraineté dans la Science des talismans*, daté de l'an 990 de l'Hégire et abondamment illustré. « Et, le croiras-tu que, malgré les recommandations de Renan et les soins avunculaire de notre vieux Soulié, tout en ayant consenti à me laisser besogner dans l'établissement malgré sa fermeture au public, il s'est avéré que... » [Pourquoi tu coupes la partie la plus intéressante ? La signature de l'armistice ? Le déclenchement de la Commune ? Le pillage des œuvres, évité tant bien que mal par Eudore Soulié ? Non ? J'imagine que tu trouves ça drôle que Goncourt fasse l'impasse, mais encore faut-il que les initiés comprennent !] Edmond s'assied sans y être invité puis, retenant son souffle, pousse longuement sur son diaphragme en resserrant les sphincters, jusqu'à s'être assuré d'avoir dompté son hoquet. Il se sert ensuite à la carafe de Sherry, comptant que le vin le rendra à l'hébertude qui était sienne au sortir du déjeuner, et que sa course dans les décombres a considérablement amoindrie. Flaubert, pendant ce temps, parle de *Saint Antoine*. D'aussi loin que Goncourt le connaisse, Flaubert n'a jamais parlé que de ce livre. *Saint Antoine* en 1849, *Saint Antoine* en 1856. *Saint Antoine* maintenant et toujours, comme la poussée prévisible d'une fièvre chronique. Il ne fait pas bien clair dans le petit appartement. Le parapluie, rangé de biais près de la porte d'entrée, glisse puis tombe avec un bruit humide. [Il est monté avec ?]

À les étudier ainsi, dans le jour faiblissant, les deux hommes se ressemblent fort : la cinquantaine précoce, des bedaines de vieux garçons somnolents, des déguisements de notables et une chevelure

défraîchie par les excès de lympe. Goncourt, plus coquet, a le souci de peigner par le travers de son crâne une mèche laissée longue à cet effet. Les deux hommes portent également les fardeaux de leurs soucis intimes. La vieille mère de Flaubert ne va pas fort. Le mari de sa nièce Caroline [Tu pourrais quand même préciser qu'il s'appelle Ernest !], à qui il a imprudemment confié sa fortune, ne donne plus de nouvelles. [Déjà ? Dans sa lettre datée du 2 novembre 1871, Flaubert écrit à Caroline, je cite « NB : J'allais oublier le Positif ! Prie ton époux de nous envoyer de l'argent. Je n'ai plus que 40 francs pour tenir la maison. C'est peu. »] Il y a eu le Siège de Paris, les carences d'approvisionnement, les antilopes du zoo servies en faux-filet. Puis, cerise sur le gâteau, cet étrange soubresaut du peuple, se targuant tout à coup de s'occuper de politique. Un haut-le-cœur remonté des bas-fonds, fermement réprimé par l'armée ces jours passés. Flaubert et de Goncourt préfèrent ne pas trop évoquer la Commune. Les obus ont cessé de tomber, les bataillons de mitrailler hommes, femmes, enfants sans discriminer ; la pluie qui tombe sur Paris finit d'étouffer les derniers foyers de cette brève orgie. [J'insiste un peu pour les « fournées » de la semaine sanglante, parce que l'appartement de Flaubert avait quand même vue sur le parc !].

« Je ne me sors pas de mes dieux de l'Inde ! Le *Lalitavistara* est un monument bien raide et il me faudrait vivre par ici pour avancer correctement. Mais comment quitter ma chère mère plus de quelques jours ? La pauvre vieille a pris cent ans en six mois ! Edmond, vous devriez venir nous voir, je vous donnerai lecture de mes bonnes feuilles et nous renouerions avec ce qui importe vraiment : la pioche, l'amitié, la littérature. » *L'infâme Commune*, a écrit leur amie Georges [sans s'il te plaît] Sand depuis son fief berrichon, *est morte* [Je ne trouve pas cette citation. Écrire « est morte » en romain ?]. Edmond n'en a qu'un regret : qu'on n'ait pas profité de la semaine de répression pour tailler plus serré dans la masse des insurgés ; retarder de dix, de vingt années la possibilité d'un autre soulèvement. Les immeubles éventrés, l'odeur faisandée des charognes, les mouches dans les flaques de sang caillé, les colonnes de prisonniers aux fers, tout ça fait terriblement théâtre, comme une reprise en opéra bouffe des grandes émeutes de 48. Quelle plaie, cependant, de ne plus trouver de voiture de libre et si peu de commerces ouvert – sans parler des crus de Loire et de Bourgogne qui tardent à revenir de leur exil dans les caves de province !

Goncourt dépiaute avec méthode le chapon gras aux cèpes, gobant presque sans mâcher les petites pommes duchesses. Les yeux de Flaubert paraissent s'allumer comme des chandelles dans l'obscurité qui croît et, tandis que son monologue se poursuit, Edmond s'échappe par la rêverie, loin du salon étroit aux meubles trop cirés, loin de son obsessif compagnon, loin de cette ville et de ce siècle, dans une Rome de tableau aux marbres effondrés couverts de plantes sauvages, sur lesquelles, à son approche, s'égaillent des nymphes pubescentes aux soieries dénouées. Il accepte volontiers un rab de Paris-brest mais s'esquive avant de subir l'épouvantable café de Flaubert, arguant d'une urgence soudaine liée, vous comprendrez, à l'*actuelle situation*. Il s'enfuit alors que la soirée est encore jeune. L'averse a cessée, le crépuscule est clair. Goncourt s'éloigne à pieds. Il a oublié le parapluie.

Le 17 juin, il écrit à Gustave au Croisset pour savoir comment le récupérer son bien. Le 4 juillet, Flaubert répond que le parapluie est demeuré chez le concierge, rue de Murillo, et « pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ? » Les Parisiens reviennent à la ville pacifiée, tout à la fois soulagées, horrifiés et ravis. Quelques soixante mille communards attrapés vivants commencent de comparaître aux tribunaux militaires. Un sur six sera condamné à la réclusion ou à la déportation vers Nouméa, une centaine sommairement passés par les armes. La République, une fois encore, échoit à Thiers. On ne parle plus que de suffrage universel, et Flaubert, en ce début d'été, s'impatiente. C'est que titan des Lettres française ne va pas fort : il n'est toujours pas venu à bout de son chapitre sur Bouddha, malgré son étude fastidieuse et exhaustive du *Lotus de la Bonne Loi*.

[Sérieusement ? C'est une anthologie sur les écrivains « engagés », pas « souffrant d'une hernie hiatale » !]

Par suite d'un brusque accès de fièvre obsidionale

épilogue à la Commune en forme d'allégorie

Samedi 10 juin 1871. Intérieur d'appartement de location, 8e arrondissement de Paris. On a dressé un buffet froid sur une table ronde du séjour. Le crépuscule est précoce ; il fait froid, moche et pluvieux (la fin de printemps est glaciale dans l'Europe toute entière). Edmond de Goncourt (49 ans) et Gustave Flaubert (49 ans) causent en mangeant.

La Commune est achevée, Paris en ruine ; les hommes de lettres préfèrent parler boutique. Ou plutôt : Flaubert monologue, détaillant ses recherches pour lesquelles il s'est résolu à quitter la campagne rouennaise, radote sur Bouddha, les vieux traités, les manuscrits précieux. Pas un mot de ce qu'il a vu à Versailles (les files immenses de Communards aux fers, les jugements en plein air, les bourgeois boursoufflés de rage et d'esprit de vengeance), ni pendant ses trop longs trajets à pieds dans les rues de la capitale (tas d'armes et d'uniformes, murs criblés, pavés noircis, rougis, immeubles effondrés, gravats, charbons). Il ne rapporte rien, enfin, des insanités qu'il a pu entendre, y compris de la bouche de proches ou d'amis chers. Il se refuse d'encore penser à ça.

Exactement comme après l'insurrection de 1848 (pour laquelle il s'était enthousiasmé), Flaubert ne veut songer qu'à l'achèvement de sa *Tentation de Saint Antoine*. C'est la troisième fois qu'il recommence ce livre, comme le prisonnier d'une boucle temporelle, comme Sisyphe poussant un sempiternel rocher littéraire. (Et de quoi parle *Saint Antoine*, sinon de réclusion volontaire, d'une quête à mener par un pur effort de l'esprit en direction de l'absolu, et d'un monde perpétuellement en guerre pour empêcher de jamais y atteindre ?)

Goncourt n'écoute pas. La fin des événements parisiens est, pour lui, un soulagement immense. Des mois durant, il a craint pour son hôtel particulier, pour ses porcelaines et ses bibliothèques pleines de tomes précieux. Les Prussiens n'ont rien touché, étrangement, pas plus que les Communards qui n'arpenaient Auteuil qu'avec une certaine réserve. La Semaine sanglante de la fin mai a été pour l'écrivain une occasion d'entrer de plain pied dans de sublimes et sinistres tableaux. Par la grâce du frisson physique des puanteurs réelles, Edmond a revécu l'incendie de Rome par Néron et pris un plaisir trouble aux braillements, aux gesticulations du peuple, tout comme aux débordements hallucinés des soldats versaillais. Tout, dans ce vaste spasme, a été dégoûtant et parfait. Il en a même oublié un temps le chagrin qui le fend en deux : la mort de son double et complice, son frère Jules il y a moins d'un an.

Goncourt et Flaubert ne s'aiment pas plus que ça. Ils partagent une culture, des orientations, des connaissances (d'autres diraient *des intérêts de classe*). Ont de l'estime pour leurs travaux respectifs, et plus encore pour leurs goûts exclusifs, leur conception aristocratique de l'art et de la littérature (leur *snobisme*). Ensemble, ces hommes mangent, boivent et fument tandis que la nuit tombe et que la pluie se calme.

Quatre étages en contrebas, un groupe de gendarmes et de militaires mêlés passe dans la rue à grand ramdam. Ils ont été tirés d'une brasserie voisine par les gens honnêtes et informés qui les précèdent maintenant. On prétend savoir où est Vuillaume, le journaliste rouge. Il se terre près d'ici, avec des fusils et des bidons d'essence, assis sur une pile de pamphlets blanquistes, n'attendant qu'une occasion pour relancer l'émeute. Les flics cassent la porte d'une loge de concierge, sortent les soupeurs apeurés à coups de crosse, renversent un buffet en quête de rubans, d'armes, de journaux. Vuillaume n'est pas là, ni personne d'ailleurs qui lui ressemble de près ou de loin.

Le jeune journaliste et fondateur du *Père Duchêne* (27 ans) vit tapi chez un de ses cousins, à vingt-cinq minutes de là, dans un minuscule meublé de la rue de Châteaudun (9e arrondissement). Comme la plupart des Communards vivants, il a changé de tête. Cheveux et moustache rasés, il a aussi laissé derrière-lui son chassepot, ses insignes, sa capote et ses godillots. Il ne sort plus de l'appartement où il vit depuis trois jours, n'allume pas la lampe, ne se montre pas à la fenêtre. Prisonnier de la ville libérée, il attend l'heure de la dénonciation ou de la perquisition. Être traîné par le cou jusque devant les cours martiales, confirmées dans leurs prérogatives par une prolongation de l'état de Siège (le Siège est fini, bien sûr, mais l'état n'en sera révoqué que dans

trois ans, une fois les soixante mille raflés militairement jugés).

Maxime Vuillaume ne mange ni ne dort plus, il guette les bruits. S'inquiète pour ses amis dont il ignore s'ils vivent encore (ce n'est bien sûr, pour l'immense majorité d'entre eux, plus le cas). Attend que quelqu'un vienne avec des nouvelles ou bien le sorte d'ici, le mette dans un train pour la province, la Suisse qui sait. Tout est terminé ; le silence des canons n'est qu'un commencement. Le jeune homme, dans le mauvais camp désormais, sait que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu sera remis en question. Maintenant que les troupes de Thiers ont pris leur revanche sur les gardes nationaux, l'histoire va commencer à être réécrite. Maxime Vuillaume désirait n'œuvrer que pour instruire, pour informer le peuple. Le voilà condamné à ne plus travailler qu'à sa propre réhabilitation. Redire, malgré les mensonges, ce qu'a été la Commune et sa sanglante répression. Seul, dans le noir de la ville rendue aux bourgeois, il voudrait rêver à tout sauf à ces horreurs qu'il vient de traverser. Mais pour la foule de ceux qui en sont morts, il sait qu'il n'a plus le droit de se distraire de ces souvenirs. Plus le loisir d'oublier un seul des milliers de détails sordides des journées qui viennent de s'écouler.

Edmond de Goncourt partage entre les deux verres la fin du pessac-léognan puis considère la bouteille vide.

« Je me demande combien de temps ça va prendre pour que tout redevienne comme avant », fait-il.

Gustave Flaubert lève la tête, tiré d'une morne somnolence postprandiale. Son hôte poursuit :

« Il est temps que Paris soit à nouveau Paris : je n'ai plus de bordeaux blanc chez moi et il faut absolument que je remplace les appliques du salon.

- Savez-vous ce que nous allons faire ? » lui rétorque Flaubert.

Et, l'autre ne disant rien :

« Nous remettre au travail pour tâcher d'oublier nos contemporains. »

Par suite d'un brusque accès de fièvre obsidionale
épilogue à la Commune en forme d'allégorie

Commentaire [LK1]: Voir commentaire général en fin de texte.

Samedi 10 juin 1871. Intérieur d'appartement de location, 8e arrondissement de Paris. On a dressé un buffet froid sur une table ronde du séjour. Le crépuscule est précoce ; il fait froid, moche et pluvieux (la fin de printemps est glaciale dans l'Europe toute entière). Edmond de Goncourt (49 ans) et Gustave Flaubert (49 ans) causent en mangeant.

La Commune est achevée, Paris en ruine ; les hommes de lettres préfèrent parler boutique. Ou plutôt : Flaubert monologue, détaillant ses recherches pour lesquelles il s'est résolu à quitter la campagne rouennaise, radote sur Bouddha, les vieux traités, les manuscrits précieux. Pas un mot de ce qu'il a vu à Versailles (les files immenses de Communards aux fers, les jugements en plein air, les bourgeois boursoufflés de rage et d'esprit de vengeance), ni pendant ses trop longs trajets à pieds dans les rues de la capitale (tas d'armes et d'uniformes, murs criblés, pavés noircis, rougis, immeubles effondrés, gravats, charbons). Il ne rapporte rien, enfin, des insanités qu'il a pu entendre, y compris de la bouche de proches ou d'amis chers. Il se refuse d'encore penser à ça.

Commentaire [LK2]: Il va falloir se calmer sur les parenthèses. On gagnerait peut-être de la clarté typographique à mettre l'ensemble du texte entre parenthèses ?

Exactement comme après l'insurrection de 1848 (pour laquelle il s'était enthousiasmé), Flaubert ne veut songer qu'à l'achèvement de sa *Tentation de Saint Antoine*. C'est la troisième fois qu'il recommande ce livre, comme le prisonnier d'une boucle temporelle, comme Sisyphe poussant un sempiternel rocher littéraire. (Et de quoi parle *Saint Antoine*, sinon de réclusion volontaire, d'une quête à mener par un pur effort de l'esprit en direction de l'absolu, et d'un monde perpétuellement en guerre pour empêcher de jamais y atteindre ?)

Goncourt n'écoute pas. La fin des événements parisiens est, pour lui, un soulagement immense. Des mois durant, il a craint pour son hôtel particulier, pour ses porcelaines et ses bibliothèques pleines de tomes précieux. Les Prussiens n'ont rien touché, étrangement, pas plus que les Communards qui n'arpentaient Auteuil qu'avec une certaine réserve. La Semaine sanglante de la fin mai a été pour l'écrivain une occasion d'entrer de plain pied dans de sublimes et sinistres tableaux. Par la grâce du *frisson physique des puanteurs réelles*, Edmond a revécu l'incendie de Rome par Néron et pris un plaisir trouble aux braillements, aux gesticulations du peuple, tout comme aux débordements hallucinés des soldats versaillais. Tout, dans ce vaste spasme, a été dégoûtant et parfait. Il en a même oublié un temps le chagrin qui le fend en deux : la mort de son double et complice, son frère Jules il y a moins d'un an.

Commentaire [LK3]: Double adjectif, bof bof. Et pourquoi pas du frisson réel des puanteurs physiques ?

Goncourt et Flaubert ne s'aiment pas plus que ça. Ils partagent une culture, des orientations, des connaissances (d'autres diraient *des intérêts de classe*). Ont de l'estime pour leurs travaux respectifs, et plus encore pour leurs goûts exclusifs, leur conception aristocratique de l'art et de la littérature (leur *snobisme*). Ensemble, ces hommes mangent, boivent et fument tandis que la nuit tombe et que la pluie se calme.

Quatre étages en contrebas, un groupe de gendarmes et de militaires mêlés passe dans la rue à grand ramdam. Ils ont été tirés d'une brasserie voisine par les gens honnêtes et informés qui les précèdent maintenant. On prétend savoir où est Vuillaume, le journaliste rouge. Il se terre près d'ici, avec des fusils et des bidons d'essence, assis sur une pile de pamphlets blanquistes, n'attendant qu'une occasion pour relancer l'émeute. Les flics cassent la porte d'une loge de concierge, sortent les soupeurs apeurés à coups de crosse, renversent un buffet en quête de rubans, d'armes, de journaux. Vuillaume n'est pas là, ni personne d'ailleurs qui lui ressemble de près ou de loin.

Le jeune journaliste et fondateur du *Père Duchêne* (27 ans) vit tapi chez un de ses cousins, à vingt-cinq minutes de là, dans un minuscule meublé de la rue de Châteaudun (9e arrondissement). Comme la plupart des Communards vivants, il a changé de tête. Cheveux et moustache rasés, il a aussi laissé derrière-lui son chasseur, ses insignes, sa capote et ses godillots. Il ne sort plus de l'appartement où il vit depuis trois jours, n'allume pas la lampe, ne se montre pas à la fenêtre. Prisonnier de la ville libérée, il attend l'heure de la dénonciation ou de la perquisition. Être traîné par le cou jusque devant les cours martiales, confirmées dans leurs prérogatives par une prolongation de l'état de Siège (le Siège est fini, bien sûr, mais l'état n'en sera révoqué que dans

Commentaire [LK4]: A part le plaisir de mettre une n-ième parenthèse, à quoi sert cette précision ?

trois ans, une fois les soixante mille raflés militairement jugés).

Maxime Vuillaume ne mange ni ne dort plus, il guette les bruits. S'inquiète pour ses amis dont il ignore s'ils vivent encore (ce n'est bien sûr, pour l'immense majorité d'entre eux, plus le cas). Attend que quelqu'un vienne avec des nouvelles ou bien le sorte d'ici, le mette dans un train pour la province, la Suisse qui sait. Tout est terminé ; le silence des canons n'est qu'un commencement. Le jeune homme, dans le mauvais camp désormais, sait que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu sera remis en question. Maintenant que les troupes de Thiers ont pris leur revanche sur les gardes nationaux, l'histoire va commencer à être réécrite. Maxime Vuillaume désire n'œuvrer que pour instruire, pour informer le peuple. Le voilà condamné à ne plus travailler qu'à sa propre réhabilitation. Redire, malgré les mensonges, ce qu'a été la Commune et sa sanglante répression. Seul, dans le noir de la ville rendue aux bourgeois, il voudrait rêver à tout sauf à ces horreurs qu'il vient de traverser. Mais pour la foule de ceux qui en sont morts, il sait qu'il n'a plus le droit de se distraire de ces souvenirs. Plus le loisir d'oublier un seul des milliers de détails sordides des journées qui viennent de s'écouler.

Edmond de Goncourt partage entre les deux verres la fin du pessac-léognan puis considère la bouteille vide.

« Je me demande combien de temps ça va prendre pour que tout redevienne comme avant », fait-il.

Gustave Flaubert lève la tête, tiré d'une morne somnolence postprandiale. Son hôte poursuit :

« Il est temps que Paris soit à nouveau Paris : je n'ai plus de bordeaux blanc chez moi et il faut absolument que je remplace les appliques du salon.

- Savez-vous ce que nous allons faire ? » lui rétorque Flaubert.

Et, l'autre ne disant rien :

« Nous remettre au travail pour tâcher d'oublier nos contemporains. »

Commentaire [LK5]: Précision historique lourdingue. Pour la parenthèse, voir remarques précédentes.

Commentaire [LK6]: Maladroit

Commentaire [LK7]: On est du point de vue de V. La mention « sait que » indique toujours une faiblesse du texte. Il faut tourner la phrase d'une autre manière.

Commentaire [LK8]: Il y a un déséquilibre bizarre dans l'expression COMMENCER à REECRIRE. C'est peut-être voulu, mais c'est mal foutu.

Commentaire [LK9]: Ça, c'est bien. On remarquera qu'il n'y a aucune parenthèse dans le paragraphe.

Commentaire [LK10]: Yes ! En fait, toute la fin est bien.

Commentaire général :

Le texte tient entièrement sur la chute et sur la comparaison G. & F. / V..

La fin marche bien et fait son effet, et ça, c'est cool.

Le début est d'une lourdeur éléphantinesque, étonnante sur un format aussi court. L'introduction des notations historiques est maladroite.

Le titre est... bof. On dirait que tu as tenté les préciosités, mais sans l'élégance.

Il n'y a toutefois rien là qui soit hors de ta portée en matière de corrections.

Et puis c'est toujours cool, quand tu écris sur des écrivains, tu fais ça bien.

Par suite d'un brusque accès de fièvre obsidionale
épilogue à la Commune en forme d'allégorie

Commentaire [ME1]: Joli titre mais faire plus court, plus efficace pour capter l'attention du lecteur.

Samedi 10 juin 1871. Intérieur d'appartement de location, 8^e arrondissement de Paris. On a dressé un buffet froid sur une table ronde du séjour. Le crépuscule est précoce ; il fait froid, moche et pluvieux (la fin de printemps est glaciale dans l'Europe toute entière). Edmond de Goncourt (49 ans) et Gustave Flaubert (49 ans) causent en mangeant.

Commentaire [ME2]: Vérifier qu'il y a bien 8 arrondissement à cette époque.

Commentaire [ME3]: 48 ans ?

La Commune est achevée, Paris en ruine ; les hommes de lettres préfèrent parler boutique. Ou plutôt : Flaubert monologue, détaillant ses recherches pour lesquelles il s'est résolu à quitter la campagne rouennaise, radote sur Bouddha, les vieux traités, les manuscrits précieux. Pas un mot de ce qu'il a vu à Versailles (les files immenses de Communards aux fers, les jugements en plein air, les bourgeois boursoufflés de rage et d'esprit de vengeance), ni pendant ses trop longs trajets à pieds dans les rues de la capitale (tas d'armes et d'uniformes, murs criblés, pavés noircis, rougis, immeubles effondrés, gravats, charbons). Il ne rapporte rien, enfin, des insanités qu'il a pu entendre, y compris de la bouche de proches ou d'amis chers. Il se refuse d'encore penser à ça.

Exactement comme après l'insurrection de 1848 (pour laquelle il s'était enthousiasmé), Flaubert ne veut songer qu'à l'achèvement de sa *Tentation de Saint Antoine*. C'est la troisième fois qu'il recommande ce livre, comme le prisonnier d'une boucle temporelle, comme Sisyphe poussant un sempiternel rocher littéraire. (Et de quoi parle *Saint Antoine*, sinon de réclusion volontaire, d'une quête à mener par un pur effort de l'esprit en direction de l'absolu, et d'un monde perpétuellement en guerre pour empêcher de jamais y atteindre ?)

Goncourt n'écoute pas. La fin des événements parisiens est, pour lui, un soulagement immense. Des mois durant, il a craint pour son hôtel particulier, pour ses porcelaines et ses bibliothèques pleines de tomes précieux. Les Prussiens n'ont rien touché, étrangement, pas plus que les Communards qui n'arpentaient Auteuil qu'avec une certaine réserve. La Semaine sanglante de la fin mai a été pour l'écrivain une occasion d'entrer de plain pied dans de sublimes et sinistres tableaux. Par la grâce du frisson physique des puanteurs réelles, Edmond a revécu l'incendie de Rome par Néron et pris un plaisir trouble aux braillements, aux gesticulations du peuple, tout comme aux débordements hallucinés des soldats versaillais. Tout, dans ce vaste spasme, a été dégoûtant et parfait. Il en a même oublié un temps le chagrin qui le fend en deux : la mort de son double et complice, son frère Jules il y a moins d'un an.

Commentaire [ME4]: Emplis ou remplis ?

Commentaire [ME5]: Touché à rien ?

Goncourt et Flaubert ne s'aiment pas plus que ça. Ils partagent une culture, des orientations, des connaissances (d'autres diraient *des intérêts de classe*). Ont de l'estime pour leurs travaux respectifs, et plus encore pour leurs goûts exclusifs, leur conception aristocratique de l'art et de la littérature (leur *snobisme*). Ensemble, ces hommes mangent, boivent et fument tandis que la nuit tombe et que la pluie se calme.

Quatre étages en contrebas, un groupe de gendarmes et de militaires mêlés passe dans la rue à grand ramdam. Ils ont été tirés d'une brasserie voisine par les gens honnêtes et informés qui les précèdent maintenant. On prétend savoir où est Vuillaume, le journaliste rouge. Il se terre près d'ici, avec des fusils et des bidons d'essence, assis sur une pile de pamphlets blanquistes, n'attendant qu'une occasion pour relancer l'émeute. Les flics cassent la porte d'une loge de concierge, sortent les soupeurs apeurés à coups de crosse, renversent un buffet en quête de rubans, d'armes, de journaux. Vuillaume n'est pas là, ni personne d'ailleurs qui lui ressemble de près ou de loin.

Commentaire [ME6]: Anachronisme ?

Commentaire [ME7]: cliché

Le jeune journaliste et fondateur du *Père Duchêne* (27 ans) vit tapi chez un de ses cousins, à vingt-cinq minutes de là, dans un minuscule meublé de la rue de Châteaudun (9^e arrondissement). Comme la plupart des Communards vivants, il a changé de tête. Cheveux et moustache rasés, il a aussi laissé derrière lui son chasseur, ses insignes, sa capote et ses godillots. Il ne sort plus de l'appartement où il vit depuis trois jours, n'allume pas la lampe, ne se montre pas à la fenêtre. Prisonnier de la ville libérée, il attend l'heure de la dénonciation ou de la perquisition. Être traîné par le cou jusque devant les cours martiales, confirmées dans leurs prérogatives par une prolongation de l'état de Siège (le Siège est fini, bien sûr, mais l'état n'en sera révoqué que dans

trois ans, une fois les soixante mille raflés militairement jugés).

Maxime Vuillaume ne mange ni ne dort plus, il guette les bruits. S'inquiète pour ses amis dont il ignore s'ils vivent encore (ce n'est bien sûr, pour l'immense majorité d'entre eux, plus le cas). Attend que quelqu'un vienne avec des nouvelles ou bien le sorte d'ici, le mette dans un train pour la province, la Suisse qui sait. Tout est terminé ; le silence des canons n'est qu'un commencement. Le jeune homme, dans le mauvais camp désormais, sait que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu sera remis en question. Maintenant que les troupes de Thiers ont pris leur revanche sur les gardes nationaux, l'histoire va commencer à être réécrite. Maxime Vuillaume désirait n'œuvrer que pour instruire, pour informer le peuple. Le voilà condamné à ne plus travailler qu'à sa propre réhabilitation. Redire, malgré les mensonges, ce qu'a été la Commune et sa sanglante répression. Seul, dans le noir de la ville rendue aux bourgeois, il voudrait rêver à tout sauf à ces horreurs qu'il vient de traverser. Mais pour la foule de ceux qui en sont morts, il sait qu'il n'a plus le droit de se distraire de ces souvenirs. Plus le loisir d'oublier un seul des milliers de détails sordides des journées qui viennent de s'écouler.

Edmond de Goncourt partage entre les deux verres la fin du pessac-léognan puis considère la bouteille vide.

« Je me demande combien de temps ça va prendre pour que tout redevienne comme avant », fait-il.

Gustave Flaubert lève la tête, tiré d'une morne somnolence postprandiale. Son hôte poursuit :

« Il est temps que Paris soit à nouveau Paris : je n'ai plus de bordeaux blanc chez moi et il faut absolument que je remplace les appliques du salon.

- Savez-vous ce que nous allons faire ? » lui rétorque Flaubert.

Et, l'autre ne disant rien :

« Nous remettre au travail pour tâcher d'oublier nos contemporains. »

Mes commentaires : ça commence bien, mais tu me demandes de juger un texte introductif, qui ne dévoile pas encore l'intrigue, et d'ailleurs ne révèle rien de ton approche sur le travail. Bref, le décor est planté, la Commune a certainement quelque chose à dire sur le travail, le capitalisme, les ouvriers...mais tu rends ton texte en entier quand ? Il y a des délais à tenir, parce que le livre paraît fin janvier, et nous n'avons pas encore reçu la moitié des textes (et pas la moitié de ton texte).

Par suite d'un brusque accès de fièvre obsidionale
épilogue à la Commune en forme d'allégorie

Samedi 10 juin 1871. Intérieur d'appartement de location, 8^e arrondissement de Paris. On a dressé un buffet froid sur une table ronde du séjour. Le crépuscule est précoce ; il fait froid, moche et pluvieux (la fin de printemps est glaciale dans l'Europe toute entière). Edmond de Goncourt (49 ans) et Gustave Flaubert (49 ans) causent en mangeant.

La Commune est achevée, Paris en ruine ; les hommes de lettres préfèrent parler boutique. Ou plutôt : Flaubert monologue, détaillant ses recherches pour lesquelles il s'est résolu à quitter la campagne rouennaise, radote sur Bouddha, les vieux traités, les manuscrits précieux. Pas un mot de ce qu'il a vu à Versailles (les files immenses de Communards-communards aux fers, les jugements en plein air, les bourgeois boursoufflés de rage et d'esprit de vengeance), ni pendant ses trop longs trajets à pied dans les rues de la capitale (tas d'armes et d'uniformes, murs criblés, pavés noircis, rougis, immeubles effondrés, gravats, charbons). Il ne rapporte rien, enfin, des insanités qu'il a pu entendre, y compris de la bouche de proches ou d'amis chers. Il se refuse d'encore penser à ça.

Exactement comme après l'insurrection de 1848 (pour laquelle il s'était enthousiasmé), Flaubert ne veut songer qu'à l'achèvement de sa *Tentation de Saint-saint Antoine*. C'est la troisième fois qu'il recommande ce livre, comme le prisonnier d'une boucle temporelle, comme Sisyphe poussant un sempiternel rocher littéraire. (Et de quoi parle *Saint Antoine*, sinon de réclusion volontaire, d'une quête à mener par un pur effort de l'esprit en direction de l'absolu, et d'un monde perpétuellement en guerre pour empêcher de jamais y-l'atteindre ?)

Goncourt n'écoute pas. La fin des événements parisiens est, pour lui, un soulagement (intense/infini) immense. Des mois durant, il a craint pour son hôtel particulier, pour ses porcelaines et ses bibliothèques pleines de tomes précieux. Les Prussiens n'ont rien touché à rien, étrangement, pas plus que les Communards-communards qui n'arpentaient Auteuil qu'avec une certaine réserve. La Semaine sanglante de la fin mai a été pour l'écrivain une occasion d'entrer de plain-pied dans de sublimes et sinistres tableaux. Par la grâce du frisson physique des puanteurs réelles, Edmond a revécu l'incendie de Rome par Néron et pris un plaisir trouble aux braillements, aux gesticulations du peuple, tout comme aux débordements hallucinés des soldats versaillais. Tout, dans ce vaste spasme, a été dégoûtant et parfait. Il en a même oublié un temps le chagrin qui le fend en deux : la mort de son double et complice, son frère Jules il y a moins d'un an.

Goncourt et Flaubert ne s'aiment pas plus que ça. Ils partagent une culture, des orientations, des connaissances (d'autres diraient *des intérêts de classe*). Ont de l'estime pour leurs travaux respectifs, et plus encore pour leurs goûts exclusifs, leur conception aristocratique de l'art et de la littérature (leur *snobisme*). Ensemble, ces hommes mangent, boivent et fument tandis que la nuit tombe et que la pluie se calme.

Quatre étages en contrebas, un groupe de gendarmes et de militaires mêlés passent dans la rue à grand ramdam. Ils ont été tirés d'une brasserie voisine par les gens honnêtes et informés qui les précèdent maintenant. On prétend savoir où est Vuillaume, le journaliste rouge. Il se terre près d'ici, avec des fusils et des bidons d'essence, assis sur une pile de pamphlets blanquistes, n'attendant (guettant l'occasion de) qu'une occasion pour relancer l'émeute. Les flics cassent la porte d'une loge de concierge, sortent les soupeurs apeurés à coups de crosse, renversent un buffet en quête de rubans, d'armes, de journaux. Vuillaume n'est pas là, ni personne d'ailleurs qui lui ressemble de près ou de loin.

Le jeune journaliste et fondateur du *Père Duchêne* (27 ans) vit tapi chez un de ses cousins, à vingt-cinq minutes de là, dans un minuscule meublé de la rue de Châteaudun (9^e arrondissement). Comme la plupart des Communards-communards vivants, il a changé de tête. Cheveux et moustache rasés, il a aussi laissé derrière-lui son chassepot, ses insignes, sa capote et ses godillots. Il ne sort plus de l'appartement où il vit depuis trois jours, n'allume pas la lampe, ne se montre pas à la fenêtre. Prisonnier de la ville libérée, il attend l'heure de la dénonciation ou de la perquisition. Être traîné par le cou jusque devant les cours martiales, confirmées dans leurs prérogatives par une

Commentaire [1]:

Note au compositeur : remplacer toutes les apostrophes par des apostrophes typo SVP.

Commentaire [2]:

Il y a beaucoup de parenthèses, ne trouvez-vous pas que cela alourdit le texte finalement ?

prolongation de l'état de Siège siège (le Siège siège est fini, bien sûr, mais l'état n'en sera révoqué que dans trois ans, une fois les soixante mille raflés militairement jugés).

Maxime Vuillaume ne mange ni ne dort plus, il guette les bruits. S'inquiète pour ses amis dont il ignore s'ils vivent encore (ce n'est bien sûr, pour l'immense-la grande majorité d'entre eux, plus le cas). Attend que quelqu'un vienne avec des nouvelles ou bien le sorte d'ici, le mette dans un train pour la province, la Suisse, qui sait... Tout est terminé ; le silence des canons n'est qu'un commencement. Le jeune homme, dans le mauvais camp désormais, sait (a compris) que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu sera remis en question. Maintenant que les troupes de Thiers ont pris leur revanche sur les gardes nationaux, l'histoire va commencer à être réécrite. Maxime Vuillaume désire n'œuvrer que pour instruire, pour informer le peuple. Le voilà condamné à ne plus travailler qu'à sa propre réhabilitation. Redire, malgré les mensonges, ce qu'a été la Commune et sa sanglante répression. Seul, dans le noir de la ville rendue aux bourgeois, il voudrait rêver à tout sauf à ces horreurs qu'il vient de traverser. Mais pour la foule de ceux qui en sont morts, il sait qu'il n'a plus le droit de se distraire de ces souvenirs. Plus le loisir d'oublier un seul des milliers de détails sordides des journées qui viennent de s'écouler.

Edmond de Goncourt partage entre les deux verres la fin du pessac-léognan puis considère la bouteille vide.

« Je me demande combien de temps ça va prendre pour que tout redevienne comme avant », fait-il.

Gustave Flaubert lève la tête, tiré d'une morne somnolence postprandiale. Son hôte poursuit :
« Il est temps que Paris soit à nouveau Paris : je n'ai plus de bordeaux blanc chez moi et il faut absolument que je remplace les appliques du salon.

— Savez-vous ce que nous allons faire ? » lui rétorque Flaubert.

Et, l'autre ne disant rien :

« Nous remettre au travail pour tâcher d'oublier nos contemporains. »

BADABING !

ou : l'écriture entre parenthèses

(Samedi 10 juin 1871. Intérieur d'appartement de location près du parc Montsouris. On a dressé un buffet froid sur une table ronde du séjour. Le crépuscule est précoce ; il fait froid, moche et pluvieux. Edmond de Goncourt et Gustave Flaubert causent en mangeant.

La Commune est achevée, Paris en ruine ; les hommes de lettres préfèrent parler boutique. Ou plutôt : Flaubert monologue, détaillant ses recherches pour lesquelles il s'est résolu à quitter la campagne rouennaise, radote sur Bouddha, les vieux traités, les manuscrits précieux. Pas un mot de ce qu'il a vu à Versailles, ni pendant ses trop longs trajets à pied dans les rues de la capitale. Il ne rapporte rien, enfin, des insanités qu'il a pu entendre, y compris de la bouche de proches ou d'amis chers. Il se refuse de penser à ça.

Exactement comme après l'insurrection de 1848, Flaubert ne veut songer qu'à l'achèvement de sa *Tentation de saint Antoine*. C'est la troisième fois qu'il recommence ce livre, comme le prisonnier d'une boucle temporelle, comme Sisyphe poussant un sempiternel rocher littéraire.

Goncourt n'écoute pas. La fin des événements parisiens est, pour lui, un soulagement intense. Des mois durant, il a craint pour son hôtel particulier, pour ses porcelaines et ses bibliothèques emplies de tomes précieux. Les Prussiens n'ont touché à rien, étrangement, ni les communards qui n'arpentaient Auteuil qu'avec une certaine réserve. La Semaine sanglante de la fin mai a été pour l'écrivain une occasion d'entrer de plain-pied dans de sublimes et sinistres tableaux. Dans des puanteurs réelles, Edmond a revécu l'incendie de Rome par Néron et pris un plaisir trouble aux braillements, aux gesticulations du peuple, tout comme aux débordements hallucinés des soldats versaillais. Tout, dans ce vaste spasme, a été dégoûtant et parfait. Il en a même oublié un temps le chagrin qui le fend en deux : la mort de son double et complice, son frère Jules il y a moins d'un an.

Goncourt et Flaubert ne s'aiment pas plus que ça. Ils partagent une culture, des orientations, des connaissances. Ont de l'estime pour leurs travaux respectifs, et plus encore pour leurs goûts exclusifs, leur conception aristocratique de l'art et de la littérature. Ensemble, ces hommes mangent, boivent et fument tandis que la nuit tombe et que la pluie se calme.

Quatre étages en contrebas, un groupe de gendarmes et de militaires mêlés passent dans la rue à grand chahut. Ils ont été tirés d'une brasserie voisine par les gens honnêtes et informés qui les précèdent maintenant. On prétend savoir où est Vuillaume, le journaliste rouge. Il se terre près d'ici, avec des fusils et des bidons d'essence, assis sur une pile de pamphlets blanquistes, guettant l'occasion de relancer l'émeute. Les flics cassent la porte d'une loge de concierge, sortent les soupeurs apeurés à coups de crosse, renversent un buffet en quête de rubans, d'armes, de journaux. Vuillaume n'est pas là, ni personne d'ailleurs qui lui ressemble.

Le jeune journaliste et fondateur du *Père Duchêne* vit tapi chez un de ses cousins, à vingt-cinq minutes de là, dans un minuscule meublé de la rue de Châteaudun. Comme la plupart des communards vivants, il a changé de tête. Cheveux et moustache rasés, il a aussi laissé derrière lui son chassepot, ses insignes, sa capote et ses godillots. Il ne sort plus de l'appartement où il vit depuis trois jours, n'allume pas la lampe, ne se montre pas à la fenêtre. Prisonnier de la ville libérée, il attend l'heure de la dénonciation ou de la perquisition. Être traîné par le cou jusque devant les cours martiales, confirmées dans leurs prérogatives par une prolongation de l'état de siège.

Maxime Vuillaume ne mange ni ne dort plus, il guette les bruits. S'inquiète pour ses amis dont il ignore s'ils vivent encore. Il espère que quelqu'un viendra avec des nouvelles ou bien le sortira d'ici, le mettra dans un train pour la province, la Suisse, qui sait... Tout est terminé ; le silence des canons n'est qu'un commencement. Le jeune homme, dans le mauvais camp désormais, a compris que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu sera remis en question. Maintenant que les troupes de Thiers ont pris leur revanche sur les gardes nationaux, l'histoire va être réécrite. Maxime Vuillaume désirait n'œuvrer que pour instruire, pour informer le peuple. Le voilà condamné à ne plus travailler qu'à sa propre réhabilitation. Redire, malgré les mensonges, ce qu'a été la Commune et sa sanglante répression. Seul, dans le noir de la ville rendue aux bourgeois, il voudrait rêver à tout sauf à ces

horreurs qu'il vient de traverser. Mais pour la foule de ceux qui en sont morts, il sait qu'il n'a plus le droit de se distraire de ces souvenirs. Plus le loisir d'oublier le moindre des milliers de détails sordides des journées qui viennent de s'écouler.

Edmond de Goncourt partage entre les deux verres la fin du pessac-léognan puis considère la bouteille vide.

« Je me demande combien de temps ça va prendre pour que tout redevienne comme avant », fait-il.

Gustave Flaubert lève la tête, tiré d'une morne somnolence postprandiale. Son hôte poursuit :
« Il est l'heure pour Paris d'être à nouveau Paris : je n'ai plus de bordeaux blanc chez moi et il faut absolument que je remplace les appliques du salon.

– Savez-vous ce que nous allons faire ? » lui rétorque Flaubert.

Et, l'autre ne disant rien :

« Nous remettre au travail pour tâcher d'oublier nos contemporains. »)

Le Parapluie de Goncourt

« Il n'y a de vraie haine que littéraire. Les haines politiques ne sont rien. »
Victor Hugo à Edmond de Goncourt, 1875

« C'est peut-être un préjugé, mais je crois qu'il faut être un honnête homme et un bourgeois honorable pour être un homme de talent. J'en juge par Flaubert et par nous... »
Journal des Goncourt, 17 novembre 1868

Edmond de Goncourt rentrait à Auteuil à pieds. Il marchait prudemment : à de nombreux endroits, les poutres noircies, les sacs de sable ou les lacunes des trottoirs menaçaient de vous faire trébucher. C'était un très long, un très beau crépuscule d'été. Le soleil, pour la première fois depuis le matin, passait sous les nuages, mettant de l'orange sur les ruines, révélant les impacts dans les murs, éblouissant le garçon de restaurant qui repoussait de son balai les douilles et les bris de verre, miettes de Paris, jusqu'à un ruisseau louche cascasant dans le caniveau.

« Quelle année de merde », ressassait l'homme de lettres, *in petto*.

Ça avait commencé par le pire : la mort de Jules, son frère, au terme d'une affreuse agonie. Quinze jours plus tard, c'était la guerre, Wissembourg, Sedan, l'invasion prussienne. Le siège devant Paris, qui avait duré tout l'automne. On s'était habitué aux canonnades, aux rumeurs, aux privations. Au civet de chat en plat du jour dans les bistros et aux ballons espions par-dessus les clochers. L'hiver était venu, glacial, congelant la pisse au fond des seaux d'aisance. De Montmartre à Belleville, on tisonnait les âmes de colère, à défaut de bois pour les poêles. Puis l'armée avait échoué à Buzenval, la France capitulé et on s'était arrangé autour Versailles pour le cessez-le-feu. Au retour des beaux jours, l'ennemi avait défilé sur les Champs-Élysées. Thiers tenait courts les rênes de la négociation, les hêtres pourpres du Luxembourg se couvraient de chatons : les malheurs, enfin, paraissaient enfin à leur terme. Ne restait qu'à désarmer les gardes nationaux et à rétablir l'ordre intramuros.

Par pusillanimité ou par ignorance, on sous-estima la folie des enragés, on tarda à agir. Le peuple surgit des caves, alors, diable furieux, prétendant imposer son joug sans moral sur un monde sans loi. L'orgie de sa Commune dura trois mois pleins, trois mois de terreur, d'ignorance et d'excès ; de femmes en cheveux buvant et parlant haut, d'ouvriers à pistolets rudoyant les notables, tutoyant les curés. Monsieur Courbet, à la tête de son bataillon des gueux enflés d'artisterie, profita du désordre pour imposer son esthétique insane et mettre à bas la colonne Vendôme.

Il avait fallu trois mois à Versailles pour se décider à enfin mater l'insurrection. À la cité malade, on dut donner une purge de cheval. La technique était brutale, l'opération dura une semaine. Sans surprise, les communeux résistèrent avec fureur et l'on dut beaucoup crosser, beaucoup sabrer et fusiller. Les canons de Paris tirèrent sur Paris-même. Edmond avait vu son lot de morts et plus encore de blessés.

L'écrivain s'arrêta de marcher, huma l'air, alluma une cigarette. Les bruits du temps d'avant revenaient peu à peu, brouhaha de la rue, voitures, églises. Les exilés prenaient la route du retour et les entrepôts de Bercy s'emplissaient à nouveau. Les derniers fédérés se terraient dans la terreur des rafles. Les proches des victimes taisaient leur peine pour ne pas finir aux fers. On avait interdit tout placard, tout slogan, toute chanson. Les graffitis étaient aussitôt effacés. Tout revenait dans l'ordre. Edmond de Goncourt avait envie de pleurer.

Dans dix jours cela ferait un an. Tant qu'il avait eu peur, tant qu'il s'était excité de la situation politique, son malheur intime lui avait semblé s'éloigner. Il regardait, sans voir, les ruines fraîches de sa ville, les rigoles de sang coagulés dans les joints des pavés. Jules lui manquait horriblement. Il n'eut pas conscience de franchir le seuil de leur demeure.

« Merde ! » répéta-t-il, à voix haute cette fois, quand il eut fini de pendre son manteau à la patère de l'entrée. Il avait oublié chez Flaubert le parapluie que sa bonne lui avait prêté en cas d'averse.

Flaubert trouva l'objet le lendemain matin, dans le porte-parapluie de l'entrée. Attendant la voiture qu'il avait réservée, il eut à son sujet un échange parfaitement banal avec le concierge de l'immeuble, dans lequel il louait un meublé à la semaine lors de ses séjours parisiens. Le fiacre tardait à venir. L'échange se prolongea. On évoqua le temps, la tenue appropriée à cette fin de saison glaciale, la destination finale de l'homme de lettres. On évita sagement toute mention de l'insurrection ou de sa sanglante issue.

Flaubert avait hâte d'être de retour au Croisset. De retrouver sa vieille mère, son petit bout de Seine, son manuscrit sempiternel. Pendant les longs mois qu'avaient duré le siège, puis la Commune, l'écrivain rêvait souvent à la capitale ; trois jours sur place avaient suffi à l'en écœurer, bien qu'ayant passé le plus clair de ce temps dans une solitude parfaite, entre les rayons de la Bibliothèque nationale fermée au public. Il rentrait chez lui alourdi de trois gros volumes, soutirés aux fonds orientaux et avec l'accord de leur conservateur. Une documentation suffisamment solide, espérait-il, pour boucler, dans *Saint Antoine*, le court passage sur Bouddha. Les allers-retours entre la rue de Murillo et Versailles lui avaient cependant suffi à voir et à entendre plus d'horreur qu'il n'en aurait pu imaginer. La ville entière frémissait des conséquences de sa fièvre obsidionale. Le spasme qui avait dressé Paris contre elle-même semblait avoir effacé tout souvenir du siège, tout ressentiment à l'égard de la Prusse. L'humiliation qu'avait subie la nation six mois plus tôt semblait s'être envolée, la haine de l'insurgé supplantant celle de l'Allemand. L'Alsace et la Lorraine ne mettait plus personne en rage. Personne pour seulement songer à réclamer vengeance.

Flaubert, lui, n'oubliait rien : il avait subi, dents serrées, la réquisition de sa maison. Avait vu les soldats s'installer dans ses meubles pour fumer son tabac et feuilleter ses bouquins avec des aises de propriétaires. Il avait supporté, sans rien dire, le brusque vieillissement de sa mère et la déliquescence de sa fortune, placée par le mari de sa nièce dans des scieries affectées par la crise.

Avec le concierge, Gustave demeurait grave, les politesses s'épuisaient, le silence retomba. Par la porte ouverte de l'immeuble, on guetta en vain des bruits de roues et des sabots. Voulant tirer sa montre pour vérifier qu'il ne risquait pas de rater son train, Flaubert tendit le parapluie qu'il retenait encore.

« Gardez-le avez vous, vous voulez bien ? Son propriétaire ne tardera pas à venir le reprendre. »

La moustache rousse de l'employé frémit. Il avait vingt ans de moins et un pied de plus que l'homme de lettre, une carrure de débardeur. Prenant avec précaution le parapluie de dame, encore humide, qu'on lui confiait, il assura :

« Ne vous en faites pas. J'en prendrai le plus grand soin. »

Une quinzaine de jours plus tard, alors qu'il peinait toujours, au fond de sa retraite rouennaise, sur les deux mêmes pages de *Saint Antoine*, Flaubert reçut une lettre brève d'Edmond de Goncourt. Il s'y enquêrait du parapluie emprunté. Transmettait, également, les inquiétudes de la Princesse Mathilde, amie commune aux deux écrivains, sans nouvelle du Croisset depuis bien trop longtemps. La lettre ne faisait que quelques lignes mais contraria Gustave pour le restant de la journée.

N'avait-il pas, déjà, fait tout ce qu'il fallait ?

« Certains étaient là pour exprimer un cri
D'autres, comme moi, juste par appétit
Tout foncer, chaque soir, Paris nous était livré
Sans condition, c'était à prendre ou à laisser »
(NTM, *Paris sous les bombes*)

« Hélas, je prévois tout cela, et je suis saisi d'une indicible tristesse en
pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers qui périront
avec tout l'ancien monde romantique. »
Heinrich Heine, *Lutèce*, 1855

Le Parapluie de Goncourt

« Il n'y a de vraie haine que littéraire. Les haines politiques ne sont rien. »
Victor Hugo à Edmond de Goncourt, 1875

« C'est peut-être un préjugé, mais je crois qu'il faut être un honnête homme et un bourgeois honorable pour être un homme de talent. J'en juge par Flaubert et par nous... »
Journal des Goncourt, 17 novembre 1868

Edmond de Goncourt rentrait à Auteuil à pieds. Il marchait prudemment : à de nombreux endroits, les poutres noircies, les sacs de sable ou les lacunes des trottoirs menaçaient de vous faire trébucher. C'était un très long, un très beau crépuscule d'été. Le soleil, pour la première fois depuis le matin, passait sous les nuages, mettant de l'orange sur les ruines, révélant les impacts dans les murs, éblouissant le garçon de restaurant qui repoussait de son balai les douilles et les bris de verre, miettes de Paris, jusqu'à un ruisseau louche cascasant dans le caniveau.

« Quelle année de merde », ressassait l'homme de lettres, *in petto*.

Ça avait commencé par le pire : la mort de Jules, son frère, au terme d'une affreuse agonie. Quinze jours plus tard, c'était la guerre, Wissembourg, Sedan, l'invasion prussienne. Le siège devant Paris, qui avait duré tout l'automne. On s'était habitué aux canonnades, aux rumeurs, aux privations. Au civet de chat en plat du jour dans les bistros et aux ballons espions par-dessus les clochers. L'hiver était venu, glacial, congelant la pisse au fond des seaux d'aisance. De Montmartre à Belleville, on tisonnait les âmes de colère, à défaut de bois pour les poêles. Puis l'armée avait échoué à Buzenval, la France capitulé et on s'était arrangé autour de Versailles pour le cessez-le-feu. Au retour des beaux jours, l'ennemi avait défilé sur les Champs-Élysées. Thiers tenait courts les rênes de la négociation, les hêtres pourpres du Luxembourg se couvraient de chatons : les malheurs, enfin, paraissaient enfin à leur terme. Ne restait qu'à désarmer les gardes nationaux et à rétablir l'ordre intramuros.

Par pusillanimité ou par ignorance, on sous-estima la folie des enragés, on tarda à agir. Le peuple surgit des caves, alors, diable furieux, prétendant imposer son joug sans moral sur un monde sans loi. L'orgie de sa Commune dura trois mois pleins, trois mois de terreur, d'ignorance et d'excès ; de femmes en cheveux buvant et parlant haut, d'ouvriers à pistolets rudoyant les notables, tutoyant les curés. Monsieur Courbet, à la tête de son bataillon des gueux enflés d'artisterie, profita du désordre pour imposer son esthétique insane et mettre à bas la colonne Vendôme.

Il avait fallu trois mois à Versailles pour se décider à enfin mater l'insurrection. À la cité malade, on dut donner une purge de cheval. La technique était brutale, l'opération dura une semaine. Sans surprise, les communeux résistèrent avec fureur et l'on dut beaucoup crosser, beaucoup sabrer et fusiller. Les canons de Paris tirèrent sur Paris-même. Edmond avait vu son lot de morts et plus encore de blessés.

L'écrivain s'arrêta de marcher, huma l'air, alluma une cigarette. Les bruits du temps d'avant revenaient peu à peu, brouhaha de la rue, voitures, églises. Les exilés prenaient la route du retour et les entrepôts de Bercy s'emplissaient à nouveau. Les derniers fédérés se terraient dans la terreur des rafles. Les proches des victimes taisaient leur peine pour ne pas finir aux fers. On avait interdit tout placard, tout slogan, toute chanson. Les graffitis étaient aussitôt effacés. Tout revenait dans l'ordre. Edmond de Goncourt avait envie de pleurer.

Dans dix jours cela ferait un an. Tant qu'il avait eu peur, tant qu'il s'était excité de la situation politique, son malheur intime lui avait semblé s'éloigner. Il regardait, sans voir, les ruines fraîches de sa ville, les rigoles de sang coagulés dans les joints des pavés. Jules lui manquait horriblement. Il n'eut pas conscience de franchir le seuil de leur demeure.

« Merde ! » répéta-t-il, à voix haute cette fois, quand il eut fini de pendre son manteau à la patère de l'entrée. Il avait oublié chez Flaubert le parapluie que sa bonne lui avait prêté en cas d'averse.

* que veux-tu dire (bataillon qui compte aussi de prétendus artistes ? un mot méprisant pour évoquer certains des rebelles ??)

de préférence
shots
↓ avait

franchir
"fut"

dans
coagulé
(dans S)
ou bien
rigoles
coagulés
?

ici adverbe
invariable
répétition
plutôt
morale

quest ce que ça veut dire ? *

est-ce ?
explic.

* ^{fièvre} obsidionale - concerne la période du siège, or justement, tu dis qu'on est en train d'oublier ce temps, à cause de ce spasme de la Commune qui a suivi.

Flaubert trouva l'objet le lendemain matin, dans le porte-parapluie de l'entrée. Attendant la voiture qu'il avait réservée, il eut à son sujet un échange parfaitement banal avec le concierge de l'immeuble, dans lequel il louait un meublé à la semaine lors de ses séjours parisiens. Le fiacre tardait à venir. L'échange se prolongea. On évoqua le temps, la tenue appropriée à cette fin de saison glaciale, la destination finale de l'homme de lettres. On évita sagement toute mention de l'insurrection ou de sa sanglante issue.

Flaubert avait hâte d'être de retour au Croisset. De retrouver sa vieille mère, son petit bout de Seine, son manuscrit sempiternel. Pendant les longs mois qu'avaient duré le siège, puis la Commune, l'écrivain rêvait souvent à la capitale ; trois jours sur place avaient suffi à l'en écœurer, bien qu'ayant passé le plus clair de ce temps dans une solitude parfaite, entre les rayons de la Bibliothèque nationale fermée au public. Il rentrait chez lui alourdi de trois gros volumes, soutirés aux fonds orientaux et avec l'accord de leur conservateur. Une documentation suffisamment solide, espérait-il, pour boucler, dans *Saint Antoine*, le court passage sur Bouddha. Les allers-retours entre la rue de Murillo et Versailles lui avaient cependant suffi à voir et à entendre plus d'horreur qu'il n'en aurait pu imaginer. La ville entière frémissait des conséquences de sa fièvre obsidionale. Le spasme qui avait dressé Paris contre elle-même semblait avoir effacé tout souvenir du siège, tout ressentiment à l'égard de la Prusse. L'humiliation qu'avait subie la nation six mois plus tôt semblait s'être envolée, la haine de l'insurgé supplantant celle de l'Allemand. L'Alsace et la Lorraine ne mettaient plus personne en rage. Personne pour seulement songer à réclamer vengeance.

Flaubert, lui, n'oubliait rien : il avait subi, dents serrées, la réquisition de sa maison. Avait vu les soldats s'installer dans ses meubles pour fumer son tabac et feuilleter ses bouquins avec des aises de propriétaires. Il avait supporté, sans rien dire, le brusque vieillissement de sa mère et la déliquescence de sa fortune, placée par le mari de sa nièce dans des scieries affectées par la crise.

Avec le concierge, Gustave demeurait grave, les politesses s'épuisaient, le silence retomba. Par la porte ouverte de l'immeuble, on guetta en vain des bruits de roues et de sabots. Voulant tirer sa montre pour vérifier qu'il ne risquait pas de rater son train, Flaubert tendit le parapluie qu'il retenait encore.

« Gardez-le avec vous, vous voulez bien ? Son propriétaire ne tardera pas à venir le reprendre. »

La moustache rousse de l'employé frémit. Il avait vingt ans de moins et un pied de plus que l'homme de lettres. Une carrure de débardeur. Prenant avec précaution le parapluie de dame, encore humide, qu'on lui confiait, il assura :

« Ne vous en faites pas. J'en prendrai le plus grand soin. »

Une quinzaine de jours plus tard, alors qu'il peinait toujours, au fond de sa retraite rouennaise, sur les deux mêmes pages de *Saint Antoine*, Flaubert reçut une lettre brève d'Edmond de Goncourt. Il s'y enquêrait du parapluie emprunté. Transmettait, également, les inquiétudes de la Princesse Mathilde, amie commune aux deux écrivains, sans nouvelle du Croisset depuis bien trop longtemps. La lettre ne faisait que quelques lignes mais contraria Gustave pour le restant de la journée.

N'avait-il pas, déjà, fait tout ce qu'il fallait ?

« Certains étaient là pour exprimer un cri
D'autres, comme moi, juste par appétit
Tout conceder, chaque soir, Paris nous était livré
Sans condition, c'était à prendre ou à laisser »
(NTM, *Paris sous les bombes*)

) — 11 pieds

14 pieds

et enfin un alexandrin !

« Hélas, je prévois tout cela, et je suis saisi d'une indicible tristesse en pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers qui périront avec tout l'ancien monde romantique. »

Heinrich Heine, *Lutèce*, 1855

Pour le poème, qui a une particularité n'y a-t-il pas des points à la fin de la première et de la dernière ligne ?

?
orth?
forme?
aieut

tu ai!

quel? concedez?

↑
elles sont deux!

Le Parapluie de Goncourt

Quelques éléments à partir desquels travailler : deux extraits de la correspondance de Flaubert, trois lignes du *Journal* des frères Goncourt. De là, dérouler un fil. Tenter de combler certains vides. Parler de deux personnages pris dans un temps, un lieu, une condition d'hommes de lettres. Suivre ces objets qui ont été manipulés, sont passés, ont disparu.

[Paris, 8 juin 1871.]

Mon cher Edmond,

J'ai bien envie de vous voir, mais j'ai peur si je vais à Auteuil de ne pas vous y rencontrer. Et tous mes moments sont comptés.

Où serez-vous samedi prochain à partir de 4 heures ?

Je m'en retourne à Croisset dimanche matin.

Si vous n'avez aucun rendez-vous samedi soir, vous seriez bien aimable de venir dîner chez moi vers 4 heures. Nous dînerons ensemble et nous passerions la soirée*.

Je vous embrasse.

4, rue Murillo, Parc Monceau

Jeudi matin.

* Note de Jean Bruneau (édition de la Pléiade) :

Edmond de Goncourt viendra dîner chez Flaubert et oubliera son parapluie (lettre d'E. de Goncourt à Flaubert du 17 juin 1871, Lovenjoul, B III, ff^{os} 278-279).

[Journal d'Edmond de Goncourt]

samedi 10 juin 1871

Dîner ce soir avec Flaubert, que je n'ai pas revu depuis la mort de mon frère. Il est venu chercher à Paris un renseignement pour sa TENTATION DE SAINT ANTOINE. Il est resté le même, littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication impassible du bouquin.

[Croisset,] mardi 4 j[uillet 1871].

Mon cher ami,

Votre parapluie, ou plutôt votre parapluie emprunté, a été déposé par moi chez mon concierge, qui m'a promis d'en avoir grand soin. Pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ?

Je n'écris pas à la P[rince]sse parce que je ne sais pas quelle adresse il faut mettre sur ma lettre.

J'espère vous voir, au commencement d'août, mais il faudra, mon cher vieux, que vous veniez passer quelques temps dans ma cabane, cet automne. – Promesse que vous deviez tenir l'an dernier.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles un peu longuement.

Je vous embrasse.

Votre

Plus on regarde, plus le caractère arbitraire des documents apparaît. L'essentiel de ce qu'ils disent plié dans ce qu'ils taisent. Un monde et mille questions dans les petits, les grands vides.

(J'ai eu beau chercher, je n'ai pas réussi à mettre la main sur la lettre du 17 juin, celle dans laquelle Goncourt réclame le parapluie et fait part à Flaubert des inquiétudes de Mathilde de Bonaparte. Edmond de Goncourt a eu une correspondance pléthorique et ce billet, vraisemblablement, ne méritait pas de figurer dans une sélection critique.

Je n'ai pas eu plus de chance au cours de mes recherches en ligne.)

QUESTIONS :

Pourquoi Flaubert écrit avoir *peur* de ne pas rencontrer Goncourt à Auteuil ? Edmond vit seul depuis la mort de son frère, le siège de Paris puis la Commune ont ralenti ses activités dont la principale (écrire) s'effectue à domicile : où serait-il, sinon ? N'est-ce qu'un moyen pour Flaubert de l'amener rue Murillo ? Ou est-il réellement effrayé ? Par quoi ?

Que signifie *tous mes moments sont comptés* ? Flaubert est arrivé à Paris le 6, a déjà consulté les manuscrits orientaux qu'il désirait voir à la Bibliothèque (lettre à Renan du 06/06), s'est rendu rue de Clichy pour essayer sans succès, de rencontrer le mari de sa nièce (lettre à Caroline du 08/06). Ne lui reste qu'à voir Chilly au théâtre de l'Odéon, puis à repasser par Versailles chercher les ouvrages préparés pour lui. Cela laisse libre deux journées entières – même si certains écrits de Maxime Du Camp (voir citation en note¹) laissent penser que les deux hommes on pu se voir le 10 au matin. Cela suffit-il à justifier l'inquiétude de Flaubert ? *Tous mes moments sont comptés* ne réfère-t-il pas à sa condition de mortel ? Se peut-il que Flaubert dissimule un avertissement ? Une menace ?

Pourquoi Goncourt dit-il de Flaubert qu'il est venu chercher *un renseignement* pour son livre ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une vaste documentation générale ? Flaubert cite cinq ouvrages, sans compter ceux qu'il emporte pour étude à Croisset. Goncourt peut-il ignorer sa méthode de travail ? S'il ne s'agit pas d'une erreur : quel renseignement unique pourrait nécessiter autant d'efforts ? Quelle information occulte exigerait un labeur aussi colossal et un séjour à Paris en cette période troublée ?

De quel *cataclysm*e Goncourt parle-t-il ? Est-ce celui de la Commune et de la Semaine sanglante, comme il semble d'abord ? Ne fait-il pas plutôt référence à la mort de son frère Jules, mentionnée deux phrases plus haut, dont le premier anniversaire approche ? Se peut-il qu'Edmond cherche à retrouver des échos de ce drame intime chez Gustave ? Qu'il reproche à son collègue une forme d'indifférence ? Impute-t-il à sa passion littéraire exclusive son manque d'empathie, sa froideur, son inhumanité ?

Pourquoi Flaubert insiste-t-il sur le caractère *emprunté* du parapluie de Goncourt ? À qui l'a-t-il pris ? Pourquoi mentionner ce détail devant son ami ? Pourquoi l'a-t-il relevé et retenu ?

Pourquoi Goncourt n'est-il pas allé rue Murillo le chercher ? Pourquoi se fendre, une semaine plus tard, d'un billet pour s'inquiéter de son devenir ? Est-ce parce que son mystérieux propriétaire le lui réclamait ? Ce parapluie était-il plus précieux qu'il n'en avait l'air ?

Pourquoi l'agacement dans la réponse de Flaubert ? À cause de la trivialité des requêtes ? Attendait-il de son correspondant un autre type de message ? Ou bien par rancœur ? À bien y regarder, est-ce seulement de l'agacement ? N'est-ce pas plutôt une forme de stupeur ? Ou une sincère curiosité ? Ce peut-il que Flaubert s'interroge réellement sur la raison pour laquelle Goncourt n'est pas retourné rue Murillo ?

Pourquoi et comment Goncourt a-t-il oublié le parapluie ? Par distraction ? À cause d'une urgence ? Ou l'a-t-il laissé à dessein ? Pour quel motif ? Goncourt cherchait-il un prétexte pour revenir chez Flaubert ? Pourquoi ne l'avoir pas fait ? Ou bien y est-il allé, et ment-il ?

Goncourt a-t-il seulement oublié un parapluie ? L'hypothèse repose entièrement sur la note de Jean Bruneau, faisant elle-même référence à une lettre introuvable. Ce peut-il que Goncourt ait prêté le parapluie à Flaubert, qui en aurait eu l'usage ce soir-là ? Que Flaubert ait emprunté le parapluie emprunté ? Pour quel usage ?

Pleuvait-il à Paris le samedi 10 juin 1871 ? Si oui, pourquoi Goncourt n'a-t-il pas pris une voiture pour se rendre chez Flaubert ? Si non, pourquoi le parapluie ? Le ciel était-il menaçant ? Goncourt était-il sorti de chez lui plus tôt, à un moment d'intempérie ? Où était-il avant d'arriver rue Murillo ?

Quelle importance historique a pris, pour l'histoire de la littérature, cette anecdote banale à laquelle il est malaisé de donner un sens ? Est-elle entièrement contenue dans le jugement de Goncourt, opposant écriture et sens civique, disqualifiant une obsession flaubertienne qui relèverait, dans ces circonstances tragiques, d'une forme de mauvais goût ?

Est-ce sous l'inspiration de ces documents que Sartre a pu écrire, en 1945 : « Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher » ? Si l'anecdote du parapluie n'est pas à l'origine de cette attaque, pourquoi Sartre cible-t-il deux hommes, quand la totalité des écrivains d'importance partageaient leurs opinions sur les Fédérés ?

À moins que la charge ne doive être inversée : l'histoire de la littérature peut-elle n'avoir reconnu comme écrivains d'importance que ceux qui partageaient les opinions de Goncourt et Flaubert sur les Fédérés ? Est-il possible qu'on ait fait alors, que l'on fasse encore, plus de cas des opinions et œuvres de Sand, Dumas fils ou Renan, que de celles et ceux de Vallès, Vermersh ou Villiers de l'Isle-Adam ? L'histoire peut-elle servir, dans un même geste, l'immortalité des manuels scolaires aux uns et aux autres une forme polie de censure par l'oubli ?

Pendant le Siècle et sous la Commune, on pouvait lire sur les murs de Paris ce placard de Théodore Six, poète et ouvrier tapissier, déporté en Algérie suite au coup d'état de 1851 :

J'ai publié ceci dans les douleurs de l'esclavage,
Après vingt années d'iniquité et d'injustice.
J'ai publié ceci pour pouvoir dire : à tous par tous.
J'ai publié ceci pour te dire, peuple,
Que ton émancipation réside dans ta solidarité ;
Pour te dire que l'heure la plus sombre
Est celle qui précède l'aurore.

Théodore Six combattit les Versaillais dans les rangs de la VII^e Légion. Il a laissé peu d'autres traces. (Je n'ai pas réussi à trouver, par exemple, ni quand ni comment il était mort).

ⁱ « Il s'imaginait (...) avoir expliqué les aspirations sociales, les tendances révolutionnaires dont la France est tourmentée et avoir ainsi produit une œuvre d'un intérêt exceptionnel. (...) Cette opinion était enracinée dans l'esprit de Flaubert, car, au mois de juin 1871, comme nous étions ensemble sur la terrasse du bord de l'eau, que nous regardions la carcasse noircie des Tuileries, de la Cour des Comptes, du Palais de la Légion d'honneur et que je m'exclamais, il me dit : "Si l'on avait compris *l'Éducation sentimentale*, rien de tout cela ne serait arrivé." »

Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Aubier, 1994, p. 583.

Le Parapluie de Goncourt

Quelques éléments à partir desquels travailler : deux extraits de la correspondance de Flaubert, trois lignes du *Journal* des frères Goncourt. De là, dérouler un fil. Tenter de combler certains vides. Parler de deux personnages pris dans un temps, un lieu, une condition d'hommes de lettres. Suivre ces objets qui ont été manipulés, sont passés, ont disparu.

Commentaire [E1]: On ne comprend pas trop le "ces". Quels objets ?

[Paris, 8 juin 1871.]

Mon cher Edmond,

J'ai bien envie de vous voir, mais j'ai peur si je vais à Auteuil de ne pas vous y rencontrer. Et tous mes moments sont comptés.

Où serez-vous samedi prochain à partir de 4 heures ?

Je m'en retourne à Croisset dimanche matin.

Si vous n'avez aucun rendez-vous samedi soir, vous seriez bien aimable de venir dîner chez moi vers 4 heures. Nous dînerons ensemble et nous passerions la soirée*.

Je vous embrasse.

4, rue Murillo, Parc Monceau

Jeudi matin.

Commentaire [E2]: Future ou conditionnel?

* Note de Jean Bruneau (édition de la Pléiade) :

Edmond de Goncourt viendra dîner chez Flaubert et oubliera son parapluie (lettre d'E. de Goncourt à Flaubert du 17 juin 1871, Lovenjoul, B III, ff^{os} 278-279).

[Journal d'Edmond de Goncourt]

samedi 10 juin 1871

Dîner ce soir avec Flaubert, que je n'ai pas revu depuis la mort de mon frère. Il est venu chercher à Paris un renseignement pour sa TENTATION DE SAINT ANTOINE. Il est resté le même, littéraire avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication impassible du bouquin.

Commentaire [E3]: Vraiment bouquin? On employait déjà le terme?

[Croisset,] mardi 4 juillet 1871].

Mon cher ami,

Votre parapluie, ou plutôt votre parapluie emprunté, a été déposé par moi chez mon concierge, qui m'a promis d'en avoir prendre grand soin. Pourquoi n'avez-vous pas été le chercher ?

Je n'écris pas à la P[rince]sse parce que je ne sais pas quelle adresse il faut mettre sur ma lettre.

J'espère vous voir, au commencement d'août, mais il faudra, mon cher vieux, que vous veniez passer quelques temps dans ma cabane, cet automne. – Promesse que vous deviez tenir l'an dernier.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles un peu longuement.

Je vous embrasse.

Votre

Plus on regarde, plus le caractère arbitraire des documents apparait. L'essentiel de ce qu'ils disent plié dans ce qu'ils taisent. Un monde et mille questions dans les petits, les grands vides.

(J'ai eu beau chercher, je n'ai pas réussi à mettre la main sur la lettre du 17 juin, celle dans laquelle Goncourt réclame le parapluie et fait part à Flaubert des inquiétudes de Mathilde de Bonaparte. Edmond de Goncourt a eu une correspondance pléthorique et ce billet, vraisemblablement, ne méritait pas de figurer dans une sélection critique.

Je n'ai pas eu plus de chance au cours de mes recherches en ligne.)

QUESTIONS :

Pourquoi Flaubert écrit **avoir peur** de ne pas rencontrer Goncourt à Auteuil ? Edmond vit seul depuis la mort de son frère, le siège de Paris puis la Commune ont ralenti ses activités dont la principale (écrire) s'effectue à domicile : où serait-il, sinon ? N'est-ce qu'un moyen pour Flaubert de l'amener rue Murillo ? Ou est-il réellement effrayé ? Par quoi ?

Commentaire [E4]: Il a peut-être juste très envie de la voir et peur qu'il soit sorti boire un café ou écrire sur un banc.

Que signifie *tous mes moments sont comptés* ? Flaubert est arrivé à Paris le 6, a déjà consulté les manuscrits orientaux qu'il désirait voir à la Bibliothèque (lettre à Renan du 06/06), s'est rendu rue de Clichy pour essayer, sans succès, de rencontrer le mari de sa nièce (lettre à Caroline du 08/06). Ne lui reste qu'à voir Chilly au théâtre de l'Odéon, puis à repasser par Versailles chercher les ouvrages préparés par lui. Cela laisse libre deux journées entières – même si certains écrits de Maxime Du Camp (voir citation en note) laissent penser que les deux hommes ont pu se voir le 10 au matin. Cela suffit-il à justifier l'inquiétude de Flaubert ? *Tous mes moments sont comptés* ne réfère-t-il pas à sa condition de mortel ? Se peut-il que Flaubert dissimule un avertissement ? Une menace ?

Pourquoi Goncourt dit-il de Flaubert qu'il est venu chercher *un renseignement* pour son livre ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une vaste documentation générale ? Flaubert cite cinq ouvrages, sans compter ceux qu'il emporte pour étude à **Croisset**. Goncourt peut-il ignorer sa méthode de travail ? S'il ne s'agit pas d'une erreur : quel renseignement unique pourrait nécessiter autant d'efforts ? Quelle information occulte exigerait un labeur aussi colossal et un séjour à Paris en cette période troublée ?

Commentaire [E5]: C'est où ?

De quel **cataclysm** Goncourt parle-t-il ? Est-ce celui de la Commune et de la Semaine sanglante, comme il semble d'abord ? Ne fait-il pas plutôt référence à la mort de son frère Jules, mentionnée deux phrases plus haut, dont le premier anniversaire approche ? Se peut-il qu'Edmond cherche à retrouver des échos de ce drame intime chez Gustave ? Qu'il reproche à son collègue une forme d'indifférence ? Impute-t-il à sa passion littéraire exclusive son manque d'empathie, sa froideur, son inhumanité ?

Commentaire [E6]: Ça tombe bien que tu en parles, je me posais la question.

Pourquoi Flaubert insiste-t-il sur le caractère *emprunté* du parapluie de Goncourt ? À qui l'a-t-il pris ? Pourquoi mentionner ce détail devant son ami ? Pourquoi l'a-t-il relevé et **retenu** ?

Commentaire [E7]: En otage ?

Pourquoi Goncourt n'est-il pas allé **rue Murillo** le chercher ? Pourquoi se fendre, une semaine plus tard, d'un billet pour s'inquiéter de son devenir ? Est-ce parce que son mystérieux propriétaire le lui réclamait ? Ce parapluie était-il plus précieux, qu'il n'en avait l'air ?

Commentaire [E8]: Que se passe-t-il rue Murillo ?

Pourquoi l'agacement dans la réponse de Flaubert ? À cause de la trivialité des requêtes ? Attendait-il de son correspondant un autre type de message ? Ou bien par rancœur ? À bien y regarder, est-ce seulement de l'agacement ? N'est-ce pas plutôt une forme de stupeur ? Ou une sincère curiosité ? Ce peut-il que Flaubert s'interroge réellement sur la raison pour laquelle Goncourt n'est pas retourné rue Murillo ?

Pourquoi et comment Goncourt **a-t-il** oublié le parapluie ? Par distraction ? À cause d'une urgence ? Ou l'a-t-il laissé à dessein ? Pour quel motif ? Goncourt cherchait-il un prétexte pour revenir chez Flaubert ? Pourquoi ne l'avoir pas fait ? Ou bien y est-il allé, et ment-il ?

Commentaire [E9]: Répétition : a-t-il

Goncourt a-t-il seulement oublié un parapluie ? L'hypothèse repose entièrement sur la note de Jean Bruneau, faisant elle-même référence à une lettre introuvable. Ce peut-il que Goncourt ait prêté le parapluie à Flaubert, qui en aurait eu l'usage ce soir-là ? Que Flaubert ait emprunté le parapluie emprunté ? Pour quel usage ?

Pleuvait-il à Paris le samedi 10 juin 1871 ? Si oui, pourquoi Goncourt n'a-t-il pas pris une voiture pour se rendre chez Flaubert ? Si non, pourquoi le parapluie ? Le ciel était-il menaçant ? Goncourt était-il sorti de chez lui plus tôt, à un moment d'intempérie ? Où était-il avant d'arriver rue Murillo ?

Commentaire [E10]: Parce qu'il avait justement un parapluie...

Quelle importance historique a pris, pour l'histoire de la littérature, cette anecdote banale à laquelle il est malaisé de donner un sens ? Est-elle entièrement contenue dans le jugement de Goncourt, opposant écriture et sens civique, disqualifiant une obsession flaubertienne qui relèverait, dans ces circonstances tragiques, d'une forme de mauvais goût ?

Est-ce sous l'inspiration de ces documents que Sartre a pu écrire, en 1945 : « Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher » ? Si l'anecdote du parapluie n'est pas à l'origine de cette attaque, pourquoi Sartre cible-t-il deux hommes, quand la totalité des écrivains d'importance partageaient leurs opinions sur les Fédérés ?

Commentaire [E11]: Parce que ce sont des prescripteurs?

À moins que la charge ne doive être inversée : l'histoire de la littérature peut-elle n'avoir reconnu comme écrivains d'importance que ceux qui partageaient les opinions de Goncourt et Flaubert sur les Fédérés ? Est-il possible qu'on ait fait alors, que l'on fasse encore, plus de cas des opinions et œuvres de Sand, Dumas fils ou Renan, que de celles et ceux de Vallès, Vermersh ou Villiers de l'Isle-Adam ? L'histoire peut-elle servir, dans un même geste, l'immortalité des manuels scolaires aux uns et aux autres une forme polie de censure par l'oubli ?

Commentaire [E12]: Mais c'est qui? Je pense qu'on lit plus Vallès que Renan.

Commentaire [E13]: Il est honoré d'une rue à Paris.

Commentaire [E14]: Tu devrais t'intéresser à l'historiographie de la commune.

Pendant le Siècle et sous la Commune, on pouvait lire sur les murs de Paris ce placard de Théodore Six, poète et ouvrier tapissier, déporté en Algérie suite au coup d'état de 1851:

Commentaire [E15]: On déportait en Algérie?

J'ai publié ceci dans les douleurs de l'esclavage,
Après vingt années d'iniquité et d'injustice.
J'ai publié ceci pour pouvoir dire : à tous par tous.
J'ai publié ceci pour te dire, peuple,
Que ton émancipation réside dans ta solidarité ;
Pour te dire que l'heure la plus sombre
Est celle qui précède l'aurore.

Théodore Six combattit les Versaillais dans les rangs de la VII^e Légion. Il a laissé peu d'autres traces. (Je n'ai pas réussi à trouver, par exemple, ni quand ni comment il était mort).

ⁱ « Il s'imaginait (...) avoir expliqué les aspirations sociales, les tendances révolutionnaires dont la France est tourmentée et avoir ainsi produit une œuvre d'un intérêt exceptionnel. (...) Cette opinion était enracinée dans l'esprit de Flaubert, car, au mois de juin 1871, comme nous étions ensemble sur la terrasse du bord de l'eau, que nous regardions la carcasse noircie des Tuileries, de la Cour des Comptes, du Palais de la Légion d'honneur et que je m'exclamais, il me dit : "Si l'on avait compris *l'Éducation sentimentale*, rien de tout cela ne serait arrivé." »

Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Aubier, 1994, p. 583.

Le Parapluie de Goncourt

Edmond se réveille en sursaut un peu avant minuit : comme une grande aile molle, dans le cauchemar, une membrane sombre et humide venait battre sa joue.

Il met un moment avant de se retrouver. Au pied de l'ottomane, la lampe à pétrole brûle, jetant partout des ombres, changeant le grenier à bibelots en Orient de théâtre. L'écrivain s'est assoupi plié en trois, la tête dans le dernier cahier de son Journal ; il cligne des yeux pour accommoder, relit les dernières lignes écrites de sa main avant de sombrer :

Dîner ce soir avec Flaubert... Il est resté le même, littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication du bouquin.

Edmond de Goncourt tousse, il a encore la tête qui tourne, vraiment trop bu, et tâte machinalement à droite puis à gauche du sofa les longs poils du tapis.

« Le parapluie, grogne-t-il. J'ai oublié le parapluie de Jules chez Flaubert. »

Cela faisait des mois qu'on ne s'était pas vu et on avait bien causé, dans le meublé que l'auteur louait à la semaine pour ses sauts à Paris. Il y avait eu, depuis la dernière fois, l'invasion prussienne, Sedan, Metz et le Siège de Paris. Il y avait eu la Commune puis sa répression : les bombes, les incendies, les mitraillades. Des milliers de morts, dix fois plus de capturés, concentrés à Satory en attendant d'être jugés pour leurs crimes.

La seule chose dont on n'avait pas manqué c'était de vin. On avait passé l'hiver au bistrot, l'insurrection été prétexte à folles agapes. Flaubert avait de belles réserves de champagne, et il le buvait dru, chamboulé qu'il était par le spectacle effarant de la capitale en ruines.

Edmond ne l'avait d'abord accompagné que par politesse. Puis, la tristesse remontant, avait fini par prendre son compère de vitesse. Flaubert était plus rose, gras et vivant que jamais. Un verrat de prix agricole sous une moustache en balais brosse.

Edmond se lève avec peine, titube jusqu'au secrétaire guillotine où sont conservés les manuscrits de l'œuvre de deux vies. Le *Journal littéraire*. Tenu par son frère Jules jusqu'à l'an dernier, repris par lui depuis sa mort tragique. En feuilletant à rebours, on retrouve l'étrange graphie du malade dans les derniers mois de sa vie, les grandes lettres carrées, étonnamment lisibles.

La note qu'il recherche remonte à deux années. L'été de la mort de Louis Bouilhet, de l'annonce de l'entrée de la maladie de Jules dans sa dernière phase. Ils avaient passé un mois aux eaux pour dissimuler la multiplication des papules. À l'automne c'était le début de la dégénérescence intellectuelle. Le déclin terminal.

Flaubert est venu nous voir, écrivait alors Jules en pattes de mouches, florissant de force, de santé, plus exubérant que jamais. Il nous parle de la maladie mortelle de Bouilhet avec une insouciance de pléthorique, nous blessant par la manière leste et détachée dont il nous console et nous reconforte. Et en s'en allant, le gros homme s'écrie : « C'est étonnant : moi, il me semble, dans ce moment, que j'hérite de la vigousse de tous mes amis malades ! »

Au-dessous, l'écrivain de trente-huit ans avait ajouté ces lignes tragiques :

Nous pour qui le travail a été toute notre vie, nous nous sentons physiquement incapables de travailler ; et cela au moment où nous sommes arrivés au plein développement de notre talent et où nous sommes pleins de grandes choses, que nous avons le désespoir de ne pouvoir exécuter.

Edmond attrape la carafe de fine champagne pour, à défaut de verre, s'en servir une rasade dans une porcelaine de Fürstenberg. Le portrait esquissé par Jules d'un Flaubert en vampire psychique l'amuse et l'inquiète en même temps.

Plus tôt dans la soirée, il s'est redemandé d'où l'écrivain tirait son énergie. Comment il parvenait, du fond de sa retraite, à continuer à abattre son travail de bœuf de labour, lui dont la vie se limitait à lire des livres, dîner avec sa vieille mère et, certains soir, sortir faire trois pas dans le jardin pour permettre à son chien de pisser.

Edmond feuillette. Juste avant de partir pour les termes de Royat, Jules a écrit :

Il faut avoir la fièvre pour travailler ; et c'est cela qui nous consume et qui nous tue.

Jules était un authentique génie. Il avait œuvré sans relâche, usé sa cervelle. Un authentique génie mort.

Edmond ferme les yeux, revoit Flaubert croquant les osselets du poulet étique qu'ils ont partagé en buvant. Gustave parlant la bouche pleine, détaillant tome par tome ses cinq journées à la Bibliothèque, les ouvrages anciens dépouillés, le voyage en train depuis Croisset, tout ça pour quelques lignes, un bout de paragraphe ajouté au manuscrit de son *Saint Antoine*, peut-être biffé à la prochaine version.

Pourquoi certains meurent-ils au labeur tandis que les autres prospèrent ?

Edmond croit entendre le canon, il sursaute ; ce n'est qu'une porte qui a claqué à l'étage. La bonne qui va se mettre au lit. Les mois passés l'ont habitué à ces frayeurs irraisonnées. À la folie aux portes de l'hôtel, aux drapeaux rouges, aux placards appelant au meurtre des bourgeois. Le peuple abandonnant sa tâche pour se mêler de politique, les soldats insurgés aux ordres de mercenaires. L'ordre social cul par-dessus tête. De nombreux braves étaient morts. Edmond boit encore.

L'après-midi-même, il était aux obsèques d'un lointain familier, le capitaine Phillippe Le Bas de Courmont, décapité par un obus fédéré. Le corps avait dû attendre vingt jours que la ville fut libérée pour être mis en terre. Il bruinait sur les graviers gris du cimetière, sous sa coupole de toile, Edmond songeait à l'an passé. À Jules, aux toutes dernières semaines.

Il a tout consigné dans le Journal. Jour après jour, instant après instant. Edmond n'a fait qu'écrire, tandis que la mort travaillait son frère. Gratté entre chaque soin, entre chaque rôle.

À cette heure, je maudis la littérature. Peut-être, sans moi, se serait-il fait peintre. Doué comme il l'était, il aurait fait son nom sans s'arracher la cervelle... et il vivrait.

Puis, au terme de la seconde nuit sans sommeil :

Il meurt, il vient de mourir. Dieu soit loué !

Deux jours passent encore avant qu'il n'ose formuler ce qui le hante depuis des mois :

M'interrogeant longuement, j'ai la conviction qu'il est mort du travail de la forme, à la peine du style. Je me rappelle maintenant, après les heures sans repos passées au remaniement, au retravaillement, à la recorection d'un morceau, après ces efforts et ces dépenses de cervelle vers une perfection faisant rendre à la langue française tout ce qu'elle pouvait rendre et au-delà, après ces luttes obstinées, entêtées, où parfois entrait le dépit, colère de l'impuissance, je me rappelle aujourd'hui l'étrange et infinie prostration avec laquelle il se laissait tomber sur un divan, et la fumerie à la fois silencieuse et triste qui suivait.

Dans les derniers instants de la maladie, le cervelet de Jules a fini par se liquéfier. Il ne parlait plus, ne mangeait plus seul. Dans ses brefs instants de lucidité, il pleurait et suppliait son frère de lui pardonner l'embarras qu'il lui causait.

Edmond boit, boit encore, repensant à cette sensation qu'il eue en rêve, la caresse, sur sa face, d'un parapluie vivant, pourquoi avoir pris celui de Jules à l'heure de sortir ce midi ? Il a très peur, soudain, de ne jamais revoir l'objet. Songe à appeler une voiture, à se rendre chez Flaubert, se glisser dans l'appartement et reprendre sans bruit son bien, comme un voleur. Il frissonne à la pensée de tomber nez à nez avec l'autre, d'être surpris par lui dans un éclat de lumière vive.

La nuit est calme sur Paris. On n'entend plus les gardes nationaux crier *Qui vive ?* de leurs voix avinées. Edmond s'enfonce sans lutter dans la nostalgie et l'ivresse. Boit désormais à même le goulot de cristal.

Peut-on réellement mourir de trop œuvrer ? Et si cela est vrai, que dire de la santé de Flaubert ? De la mort de Jules ? De sa propre survie ?

Edmond se laisse tomber lourdement sur le sofa. Se relisant encore :

Ce qui me fait désespérer, ce n'est ni l'affaïssement de l'intelligence ni la perte de mémoire ni tout enfin ; mais j'ai peur et peur seulement de ce quelque chose d'indéfinissable et d'un autre être, qui se glisse en lui.

Et puis :

Retrouver aujourd'hui cette prononciation enfantine, entendre sa voix comme je l'ai entendue dans ce passé effacé, lointain, où les souvenirs ne rencontrent que la mort, cela me fait peur, cela me fait peur.

Oui, il s'en souvient, la mort de Jules avait été véritablement une source de terreur.

Bien plus que tout ce qui avait suivi, tout ce qui avait préoccupé le monde. Le Siègne ? Une farce de théâtre ; on avait sacrifié aux fêtards la mascotte du Jardin des Plantes et fêté le nouvel an au boudin d'éléphant. La Commune ? Une gesticulation de furieux, une souillure brève faite à la ville ancienne, rincée aussitôt par l'armée dans le sang des barbares.

La pièce, surchargée d'objets chinés, paraît affreusement vide. Edmond pleure sans bruit. A-t-il bien pensé à transmettre à Flaubert les amitiés de la Princesse Mathilde ? Comment a-t-il pu sortir de la maison avec le parapluie de Jules ?

Comment a-t-il pu l'oublier ?

Plus tard, regagnant les eaux tièdes d'un sommeil inquiet, Edmond de Goncourt se remémore une scène qui s'est déroulée deux ans plus tôt : rien ne s'était encore passé mais tout était germe.

Les deux frères dînent à Saint-Gratien, chez la Princesse Bonaparte. Il y a le docteur Philips, qui vient d'examiner Jules retour des eaux. Il y a Gautier aussi, et Renan, et Popelin le pique-assiette. On ne sait trop pourquoi, la conversation roule sur les maladies. Le médecin détaille ces affections nerveuses nouvelles que l'on diagnostique aux travailleurs affectés à des tâches répétitives.

La tremblote de la machine à coudre. La maladie médullaire du chauffeur. La nécrose de la mâchoire des jeunes filles dans les fabriques d'allumettes.

La Princesse pose soudain ses couverts et s'écrie d'une drôle de voix de nez :

« Taisez-vous, Philips ! Ce sont des pourritures que vous vous plaisez à inventer ! »

Puis, se tournant vers le cercle de ses hôtes figés par la stupeur, le rouge montant à son visage, sa face pleine, grasse, luisante de bonne santé, elle poursuit à l'endroit des gens de lettres :

« Vous n'êtes qu'une bande d'infirmes. Chacun de vous. Des malades. Des fous. »

Edmond surprend Jules, gris de terreur, qui ôte lentement ses mains de la nappe pour les cacher sur ses genoux. Presque aussitôt, le maître d'hôtel apporte le hors-d'œuvre, la conversation roule, et la soirée s'achève de la plus habituelle, de la plus ennuyeuse des façons.

Le Parapluie de Goncourt

Edmond se réveille en sursaut un peu avant minuit : comme une grande aile molle, dans le cauchemar, une membrane sombre et humide venait battre sa joue.

Il met un moment avant de se retrouver. Au pied de l'ottomane, la lampe à pétrole brûle, jetant partout des ombres, changeant le grenier à bibelots en Orient de théâtre. L'écrivain s'est assoupi plié en trois, la tête dans le dernier cahier de son Journal ; il cligne des yeux pour accommoder, relit les dernières lignes écrites de sa main avant de sombrer :

Dîner ce soir avec Flaubert... Il est resté le même, littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication du bouquin.

Edmond de Goncourt tousse, il a encore la tête qui tourne, vraiment trop bu, et tâte machinalement à droite puis à gauche du sofa les longs poils du tapis.

« Le parapluie, grogne-t-il. J'ai oublié le parapluie de Jules chez Flaubert. »

Cela faisait des mois qu'on ne s'était pas vu et on avait bien causé, dans le meublé que l'auteur louait à la semaine pour ses sauts à Paris. Il y avait eu, depuis la dernière fois, l'invasion prussienne, Sedan, Metz et le Siègne de Paris. Il y avait eu la Commune puis sa répression : les bombes, les incendies, les mitrailleurs. Des milliers de morts, dix fois plus de capturés, concentrés à Satory en attendant d'être jugés pour leurs crimes.

La seule chose dont on n'avait pas manqué c'était de vin. On avait passé l'hiver au bistrot, l'insurrection été prétexte à folles agapes. Flaubert avait de belles réserves de champagne, et il le buvait dru, chamboulé qu'il était par le spectacle effarant de la capitale en ruines.

Edmond ne l'avait d'abord accompagné que par politesse. Puis, la tristesse remontant, avait fini par prendre son compère de vitesse. Flaubert était plus rose, gras et vivant que jamais. Un verrat de prix agricole sous une moustache en balais brosse.

Edmond se lève avec peine, titube jusqu'au secrétaire guillotine où sont conservés les manuscrits de l'œuvre de deux vies. Le *Journal littéraire*. Tenu par son frère Jules jusqu'à l'an dernier, repris par lui depuis sa mort tragique. En feuilletant à rebours, on retrouve l'étrange graphie du malade dans les derniers mois de sa vie, les grandes lettres carrées, étonnamment lisibles.

La note qu'il recherche remonte à deux années. L'été de la mort de Louis Bouilhet, de l'annonce de l'entrée de la maladie de Jules dans sa dernière phase. Ils avaient passé un mois aux eaux pour dissimuler la multiplication des papules. À l'automne c'était le début de la dégénérescence intellectuelle. Le déclin terminal.

Commentaire [FA1]: Ça manque de linéarité, d'objectivité, de perspective, de temps long. Il serait judicieux de remplacer le flou heurté subjectif de cette prose par des données précises rythmées par des sujets-verbes-compléments.

De plus le sujet n'est pas passionnant, je pense qu'il faut ajouter des faits qui retiennent l'attention du lecteur.

Exemple pourtant assez évident d'élément permettant une remise en perspective : le gastornis parisiensis. Ce grand oiseau fossile a été décrit pour la première fois en 1855 à Meudon et nommé en hommage à Gaston Planté, inventeur de la batterie au plomb en 1859.

Commentaire [FA2]: Première des 6 occurrences de « avant », le ton est donné. Il y a trop de passé et d'imparfait, temps de la langueur monotone, dans ce texte.

Commentaire [FA3]: Indiquer le lieu (latitude et longitude? Ou parcelle cadastrale ? Quelque chose !), sinon c'est vague.

Commentaire [FA4]: Circonstance la plus importante, placer en début de sous-phrase.

Commentaire [FA5]: Le lien avec l'objet apparaît trop tard. Membrane : physiologique et biologique, or on parle d'un parapluie, objet inanimé – donc on est sur le thème «les choses ne sont pas ce dont elles ont l'air», c'est donc l'occasion de placer, par exemple, qu'on a cru longtemps que le gastornis était carnivore, or il était végétarien.

Commentaire [FA6]: Évocation de l'orient n°1, cf infra.

Commentaire [FA7]: Guillemets ?

Commentaire [FA8]: Le saviez-vous ? l'éthanol pénètre jusque dans l'oreille interne, c'est la cause du déséquilibre !

Commentaire [FA9]: Évocation de l'orient n°2, et dernière. Pourquoi ce manque de continuité ?

Commentaire [FA10]: Les premiers développements de l'aérostatisme ! Le progrès des techniques ne

Commentaire [FA11]: Hiver ?

Commentaire [FA12]: La Champagne était occupée, ce qui, comme chaque fois, a permis d'encore développer son marché à l'export.

Le champagne de l'époque est un vin qui serait trop doux pour nos palais.

Commentaire [FA13]: Jolie description du cochon, très bien ! cf infra.

Commentaire [FA14]: Encore une mort tragique, ce ne sont pas mes préférées. Conjuguer un verbe ?

Commentaire [FA15]: Le lecteur ne peut ici que se demander de quel papier (type de fibre?) et de quel calame le malade s'est servi.

Flaubert est venu nous voir, écrivait alors Jules en pattes de mouches, florissant de force, de santé, plus exubérant que jamais. Il nous parle de la maladie mortelle de Bouilhet avec une insouciance de pléthorique, nous blessant par la manière leste et détachée dont il nous console et nous reconforte. Et en s'en allant, le gros homme s'écrie : « C'est étonnant : moi, il me semble, dans ce moment, que j'hérite de la vigousse de tous mes amis malades ! »

Au-dessous, l'écrivain de trente-huit ans avait ajouté ces lignes tragiques :

Nous pour qui le travail a été toute notre vie, nous nous sentons physiquement incapables de travailler ; et cela au moment où nous sommes arrivés au plein développement de notre talent et où nous sommes pleins de grandes choses, que nous avons le désespoir de ne pouvoir exécuter.

Edmond attrape la carafe de fine champagne pour, à défaut de verre, s'en servir une rasade dans une porcelaine de Fürstenberg. Le portrait esquissé par Jules d'un Flaubert en vampire psychique l'amuse et l'inquiète en même temps.

Plus tôt dans la soirée, il s'est redemandé d'où l'écrivain tirait son énergie. Comment il parvenait, du fond de sa retraite, à continuer à abattre son travail de bœuf de labour, lui dont la vie se limitait à lire des livres, dîner avec sa vieille mère et, certains soirs, sortir faire trois pas dans le jardin pour permettre à son chien de pisser.

Edmond feuillette. Juste avant de partir pour les terres de Royat, Jules a écrit :

Il faut avoir la fièvre pour travailler ; et c'est cela qui nous consume et qui nous tue.

Jules était un authentique génie. Il avait œuvré sans relâche, usé sa cervelle. Un authentique génie mort.

Edmond ferme les yeux, revoit Flaubert croquant les osselets du poulet étique qu'ils ont partagé en buvant. Gustave parlant la bouche pleine, détaillant tome par tome ses cinq journées à la Bibliothèque, les ouvrages anciens dépouillés, le voyage en train depuis Croisset, tout ça pour quelques lignes, un bout de paragraphe ajouté au manuscrit de son Saint Antoine, peut-être biffé à la prochaine version.

Pourquoi certains meurent-ils au labour tandis que les autres prospèrent ?

Edmond croit entendre le canon, il sursaute ; ce n'est qu'une porte qui a claqué à l'étage. La bonne qui va se mettre au lit. Les mois passés l'ont habitué à ces frayeurs irraisonnées. À la folie aux portes de l'hôtel, aux drapeaux rouges, aux placards appelant au meurtre des bourgeois. Le peuple abandonnant sa tâche pour se mêler de politique, les soldats insurgés aux ordres de mercenaires. L'ordre social cul par-dessus tête. De nombreux braves étaient morts. Edmond boit encore.

L'après-midi-même, il était aux obsèques d'un lointain familial, le capitaine Philippe Le Bas de Courmont, décapité par un obus fédéré. Le corps avait dû attendre vingt jours que la ville fut libérée

Commentaire [FA16]: Outre que ça frôle le cliché, est-ce que ça colle avec la lisibilité prétendue ?

Commentaire [FA17]: Des lignes tragiques, une mort tragique... est-il possible d'abréger les passages dans lesquels les grands écrivains se prennent au sérieux ?

Commentaire [FA18]: L'opposé du champagne de l'époque, pour le coup, mais ce détail ne viendra qu'aux connaisseurs.

Commentaire [FA19]: Il se fait un petit kaolin !

Commentaire [FA20]: Voilà qu'on emploie un mot important en sciences physiques, dommage de ne pas approfondir. Le charbon et le gaz qui éclairent Paris sont les fossiles d'une époque sans métaphysique dans les bassins sédimentaires européens.

Commentaire [FA21]: Et donc, les autres soirs ?

Commentaire [FA22]: On y trouve un Château des Sarrasins. Occasion d'une autre évocation de l'orient !

Commentaire [FA23]: Indiquer en note que cette année respirait pour la première fois un petit bébé du côté de Charleville-Mézières. Éventuellement en note de ma note, on remarquera que la mort de Rimbaud ne coïncide pas avec la mort de son génie -est-ce moins triste ?

Commentaire [FA24]: Ansériforme, comme le gastormis !

Commentaire [FA25]: À Rouen, dont Flaubert néglige dans ses œuvres le riche passé juif médiéval qui sera redécouvert dans la seconde partie du XX^e siècle.

Commentaire [FA26]: Merci de traiter les 4 possibilités que la combinatoire donne en deux secondes quand on est sobre :
1/ prospérer au labour
2/ prospérer sans travailler
3/ mourir sans travailler
4/ mourir en travaillant

Commentaire [FA27]: Ce paragraphe est typique :
1/ le lecteur est admirablement invité à se représenter des scènes
2/ les évocations sont de plus en plus désagréables.
3/ tout se complexifie

Commentaire [FA28]: Avez-vous déjà entendu un canon ? C'est un tout petit canon alors, qu'il a cru entendre. Pas crédible.

Commentaire [FA29]: Si les bourgeois sont comme des cochons, lui trouver un animal totem (pourquoi pas fossile).

Commentaire [FA30]: Conjuguer un verbe ?

Commentaire [FA31]: Idem, verbe. On dirait une subordonnée abandonnée.

Commentaire [FA32]: Idem, verbe.

pour être mis en terre. Il bruinaut sur les graviers gris du cimetière, sous sa coupole de toile, Edmond songeait à l'an passé. À Jules, aux toutes dernières semaines.

Il a tout consigné dans le Journal. Jour après jour, instant après instant. Edmond n'a fait qu'écrire, tandis que la mort travaillait son frère. Gratté entre chaque soin, entre chaque râle.

À cette heure, je maudis la littérature. Peut-être, sans moi, se serait-il fait peintre. Doué comme il l'était, il aurait fait son nom sans s'arracher la cervelle... et il vivrait.

Puis, au terme de la seconde nuit sans sommeil :

Il meurt, il vient de mourir. Dieu soit loué !

Deux jours passent encore avant qu'il n'ose formuler ce qui le hante depuis des mois :

M'interrogeant longuement, j'ai la conviction qu'il est mort du travail de la forme, à la peine du style. Je me rappelle maintenant, après les heures sans repos passées au remaniement, au retravaillement, à la recorection d'un morceau, après ces efforts et ces dépenses de cervelle vers une perfection faisant rendre à la langue française tout ce qu'elle pouvait rendre et au-delà, après ces lutttes obstinées, entêtées, où parfois entrait le dépit, colère de l'impuissance, je me rappelle aujourd'hui l'étrange et infinie prostration avec laquelle il se laissait tomber sur un divan, et la fumerie à la fois silencieuse et triste qui suivait.

Dans les derniers instants de la maladie, le cercelet de Jules a fini par se liquéfier. Il ne parlait plus, ne mangeait plus seul. Dans ses brefs instants de lucidité, il pleurait et suppliait son frère de lui pardonner l'embarras qu'il lui causait.

Edmond boit, boit encore, repensant à cette sensation qu'il eue en rêve, la caresse, sur sa face, d'un parapluie vivant, pourquoi avoir pris celui de Jules à l'heure de sortir ce midi ? Il a très peur, soudain, de ne jamais revoir l'objet. Songe à appeler une voiture, à se rendre chez Flaubert, se glisser dans l'appartement et reprendre sans bruit son bien, comme un voleur. Il frissonne à la pensée de tomber nez à nez avec l'autre, d'être surpris par lui dans un éclat de lumière vive.

La nuit est calme sur Paris. On n'entend plus les gardes nationaux crier *Qui vive ?* de leurs voix avinées. Edmond s'enfonce sans lutter dans la nostalgie et l'ivresse. Boit désormais à même le goulot de cristal.

Peut-on réellement mourir de trop œuvrer ? Et si cela est vrai, que dire de la santé de Flaubert ? De la mort de Jules ? De sa propre survie ?

Edmond se laisse tomber lourdement sur le sofa. Se relisant encore :

Ce qui me fait désespérer, ce n'est ni l'affaïssement de l'intelligence ni la perte de mémoire ni tout enfin ; mais j'ai peur et peur seulement de ce quelque chose d'indéfinissable et d'un autre être, qui se glisse en lui.

Et puis :

Commentaire [FA33]: Ça tombe bien, le corps s'en fiche un peu d'attendre. Quelle confusion cherche-t-on à créer chez d'éventuels archéologues découvrant après demain un corps décapité et enterré dans le faste ? Que penseraient-ils de votre époque ?

Commentaire [FA34]: Conjuguer un verbe ? Ou réunir les phrases ?

Commentaire [FA35]: Décidément. Oui oui, il faut du rythme, mais des sujet-verbe-complément aussi.

Commentaire [FA36]: Conjuguer un verbe ?

Commentaire [FA37]: Nuancer ce dénigrement des arts plastiques

Commentaire [FA38]: Un verbe ?

Commentaire [FA39]: Jolie synthèse de qui prend deux pages de glose à Erckmann-Chatrian à la fin de Gaspard Fix.

Commentaire [FA40]: Puisqu'on veut prendre du recul, indiquer à quel rite le héros fait référence.

Commentaire [FA41]: Que font les peintres de l'époque, sinon travailler la forme, d'ailleurs ?

Commentaire [FA42]: Faites ce que je dis, pas ce que je fais. Y a-t-il des passages plus fluides ?

Commentaire [FA43]: À partir d'ici on est au présent de l'indicatif, merci, c'est beaucoup plus direct et factuel.

Commentaire [FA44]: Ah, enfin la membrane du début est compréhensible. D'ailleurs, pourquoi ne pas ré-animaliser l'objet en rappelant son origine baleinière ? Les baleines sont des mammifères sensibles, et on peut citer leur massacre, contemporain des événements relatés, parmi les crimes commis par l'humanité.

Commentaire [FA45]:

Commentaire [FA46]: Attention, on verse dans le surnaturel. Ou alors, fournir une explication positiviste. On est juste avant la naissance d'Alfred Jarry qui n'attendra pas la rigidité du grand âge pour comprendre et exprimer mieux la condition humaine.

Retrouver aujourd'hui cette prononciation enfantine, entendre sa voix comme je l'ai entendue dans ce passé effacé, lointain, où les souvenirs ne rencontrent que la mort, cela me fait peur, cela me fait peur.

Oui, il s'en souvient, la mort de Jules avait été véritablement une source de terreur.

Bien plus que tout ce qui avait suivi, tout ce qui avait préoccupé le monde. Le Siège ? Une farce de théâtre ; on avait sacrifié aux fêtards la mascotte du Jardin des Plantes et fêté le nouvel an au boudin d'éléphant. La Commune ? Une gesticulation de furieux, une souillure brève faite à la ville ancienne, rincée aussitôt par l'armée dans le sang des barbares.

La pièce, surchargée d'objets chinés, paraît affreusement vide. Edmond pleure sans bruit. A-t-il bien pensé à transmettre à Flaubert les amitiés de la Princesse Mathilde ? Comment a-t-il pu sortir de la maison avec le parapluie de Jules ?

Comment a-t-il pu l'oublier ?

Plus tard, regagnant les eaux tièdes d'un sommeil inquiet, Edmond de Goncourt se remémore une scène qui s'est déroulée deux ans plus tôt : rien ne s'était encore passé mais tout était germe.

Les deux frères dînent à Saint-Gratien, chez la Princesse Bonaparte. Il y a le docteur Philips, qui vient d'examiner Jules retour des eaux. Il y a Gautier aussi, et Renan, et Popelin le pique-assiette. On ne sait trop pourquoi, la conversation roule sur les maladies. Le médecin détaille ces affections nerveuses nouvelles que l'on diagnostique aux travailleurs affectés à des tâches répétitives.

La tremblote de la machine à coudre. La maladie médullaire du chauffeur. La nécrose de la mâchoire des jeunes filles dans les fabriques d'allumettes.

La Princesse pose soudain ses couverts et s'écrie d'une drôle de voix de nez :

« Taisez-vous, Philips ! Ce sont des pourritures que vous vous plaisez à inventer ! »

Puis, se tournant vers le cercle de ses hôtes figés par la stupeur, le rouge montant à son visage, sa face pleine, grasse, luisante de bonne santé, elle poursuit à l'endroit des gens de lettres :

« Vous n'êtes qu'une bande d'infirmes. Chacun de vous. Des malades. Des fous. »

Edmond surprend Jules, gris de terreur, qui ôte lentement ses mains de la nappe pour les cacher sur ses genoux. Presque aussitôt, le maître d'hôtel apporte le hors-d'œuvre, la conversation roule, et la soirée s'achève de la plus habituelle, de la plus ennuyeuse des façons.

Commentaire [FA47]: Il se remémore trop et de façon trop anarchique. Le mot peur

Commentaire [FA48]: 8 occurrences de ce mot pour assez peu de personnes décédées, Edmond ressasse, le lecteur se lasse.

Commentaire [FA49]: Ça rime avec peur, je suis tenté de le compter avec.

Commentaire [FA50]: Toujours sans verbe, le lecteur mal informé pensera qu'il s'agit des Uhlans, mais l'idée est intéressante : préférer un parallèle avec l'écrasement de spartacus, et d'ailleurs avec celui des spartakistes.

Commentaire [FA51]: C'est long. Résumer le malentendu et le temps perdu à savoir comment.

Commentaire [FA52]: Certaines expressions sont déroutantes ; difficiles à se représenter.

Commentaire [FA53]: Encore « encore », 6 occurrences. Ça plus un imparfait, on est dans le lourd.

Commentaire [FA54]: 6 occurrences de passé, peut-on utiliser « produit » ? Défi : supprimez les mots souvenir, passé et peur de ce texte !

Commentaire [FA55]: On trouvera ici bien plus tard des vestiges néolithiques et pré-celtiques, voilà de quoi replacer le récit dans la longue durée !

Commentaire [FA56]: Suggestion : proposer des parallèles animaux.

Commentaire [FA57]: Encore un cochon, comme Flaubert ? D'accord, mais soyons explicite, et généralisons -on peut le faire car il y a assez de synonymes pour ce merveilleux animal humanisé dans notre langue !

Commentaire [FA58]: Stopper le récit ici nous laisse sur notre faim concernant le destin de la princesse !

Le Parapluie de Goncourt

Edmond se réveille en sursaut un peu avant minuit : comme une grande aile molle, dans le cauchemar, une membrane sombre et humide venait battre sa joue.

Il met un moment avant de se retrouver. Au pied de l'ottomane, la lampe à pétrole brûle, jetant partout des ombres, changeant le grenier à bibelots en Orient de théâtre. L'écrivain s'est assoupi plié en trois, la tête dans le dernier cahier de son Journal ; il cligne des yeux pour accommoder, relit les dernières lignes écrites de sa main avant de sombrer :

Dîner ce soir avec Flaubert... Il est resté le même, littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication du bouquin.

Edmond de Goncourt tousse, il a encore la tête qui tourne, vraiment trop bu, et tâte machinalement à droite puis à gauche du sofa les longs poils du tapis.

« Le parapluie, grogne-t-il. J'ai oublié le parapluie de Jules chez Flaubert. »

Cela faisait des mois qu'on ne s'était pas vu et on avait bien causé, dans le meublé que l'auteur louait à la semaine pour ses sauts à Paris. Il y avait eu, depuis la dernière fois, l'invasion prussienne, Sedan, Metz et le Siège de Paris. Il y avait eu la Commune puis sa répression : les bombes, les incendies, les mitraillades. Des milliers de morts, dix fois plus de capturés, concentrés à Satory en attendant d'être jugés pour leurs crimes.

La seule chose dont on n'avait pas manqué c'était de vin. On avait passé l'hiver au bistrot, l'insurrection été prétexte à folles agapes. Flaubert avait de belles réserves de champagne, et il le buvait dru, chamboulé qu'il était par le spectacle effarant de la capitale en ruines.

Edmond ne l'avait d'abord accompagné que par politesse. Puis, la tristesse remontant, avait fini par prendre son compère de vitesse. Flaubert était plus rose, gras et vivant que jamais. Un verrat de prix agricole sous une moustache en balais brosse.

Edmond se lève avec peine, titube jusqu'au secrétaire guillotine où sont conservés les manuscrits de l'œuvre de deux vies. Le *Journal littéraire*. Tenu par son frère Jules jusqu'à l'an dernier, repris par lui depuis sa mort tragique. En feuilletant à rebours, on retrouve l'étrange graphie du malade dans les derniers mois de sa vie, les grandes lettres carrées, étonnamment lisibles.

La note qu'il recherche remonte à deux années. L'été de la mort de Louis Bouilhet, de l'annonce de l'entrée de la maladie de Jules dans sa dernière phase. Ils avaient passé un mois aux eaux pour dissimuler la multiplication des papules. À l'automne c'était le début de la dégénérescence intellectuelle. Le déclin terminal.

Flaubert est venu nous voir, écrivait alors Jules en pattes de mouches, florissant de force, de santé, plus exubérant que jamais. Il nous parle de la maladie mortelle de Bouilhet avec une insouciance de pléthorique, nous blessant par la manière leste et détachée dont il nous console et nous réconforte. Et en s'en allant, le gros homme s'écrie : « C'est étonnant : moi, il me semble, dans ce moment, que j'hérite de la vigousse de tous mes amis malades ! »

Au dessous, l'écrivain de trente huit ans avait ajouté ces lignes tragiques :

Nous pour qui le travail a été toute notre vie, nous nous sentons physiquement incapables de travailler ; et cela au moment où nous sommes arrivés au plein développement de notre talent et où nous sommes pleins de grandes choses, que nous avons le désespoir de ne pouvoir exécuter.

Edmond attrape la carafe de fine champagne pour, à défaut de verre, s'en servir une rasade dans une porcelaine de Fürstenberg. Le portrait esquissé par Jules d'un Flaubert en vampire psychique l'amuse et l'inquiète en même temps.

Plus tôt dans la soirée, il s'est redemandé d'où l'écrivain tirait son énergie. Comment il parvenait, du fond de sa retraite, à continuer à abattre son travail de bœuf de labour, lui dont la vie se limitait à lire des livres, dîner avec sa vieille mère et, certains soirs, sortir faire trois pas dans le jardin pour permettre à son chien de pisser.

Edmond feuillette. Juste avant de partir pour les terres de Royat, Jules a écrit :
Il faut avoir la fièvre pour travailler ; et c'est cela qui nous consume et qui nous tue.
Jules était un authentique génie. Il avait œuvré sans relâche, usé sa cervelle. Un authentique génie mort.

Edmond ferme les yeux, revoit Flaubert croquant les osselets du poulet étique qu'ils ont partagé en buvant. Gustave parlant la bouche pleine, détaillant tome par tome ses cinq journées à la Bibliothèque, les ouvrages anciens dépouillés, le voyage en train depuis Croisset, tout ça pour quelques lignes, un bout de paragraphe ajouté au manuscrit de son *Saint Antoine*, peut-être biffé à la prochaine version.

Pourquoi certains meurent-ils au labour tandis que les autres prospèrent ?

Edmond croit entendre le canon, il sursaute ; ce n'est qu'une porte qui a claqué à l'étage. La bonne qui va se mettre au lit. Les mois passés l'ont habitué à ces frayeurs irraisonnées. À la folie aux portes de l'hôtel, aux drapeaux rouges, aux placards appelant au meurtre des bourgeois. Le peuple abandonnant sa tâche pour se mêler de politique, les soldats insurgés aux ordres de mercenaires. L'ordre social eul par dessus tête. De nombreux braves étaient morts. Edmond boit encore.

L'après-midi même, il était aux obsèques d'un lointain familier, le capitaine Philippe Le Bas de Courmont, décapité par un obus fédéré. Le corps avait dû attendre vingt jours que la ville fut libérée pour être mis en terre. Il bruinait sur les graviers gris du cimetière, sous sa coupole de toile, Edmond songeait à l'an passé. À Jules, aux toutes dernières semaines.

Il a tout consigné dans le Journal. Jour après jour, instant après instant. Edmond n'a fait qu'écrire, tandis que la mort travaillait son frère. Gratté entre chaque soin, entre chaque rôle.

À cette heure, je maudis la littérature. Peut-être, sans moi, se serait-il fait peintre. Doué comme il l'était, il aurait fait son nom sans s'arracher la cervelle... et il vivrait.

Puis, au terme de la seconde nuit sans sommeil :

Il meurt, il vient de mourir. Dieu soit loué !

Deux jours passent encore avant qu'il n'ose formuler ce qui le hante depuis des mois :

M'interrogeant longuement, j'ai la conviction qu'il est mort du travail de la forme, à la peine du style. Je me rappelle maintenant, après les heures sans repos passées au remaniement, au retravaillage, à la recorection d'un morceau, après ces efforts et ces dépenses de cervelle vers une perfection faisant rendre à la langue française tout ce qu'elle pouvait rendre et au delà, après ces luttes obstinées, entêtées, où parfois entrait le dépit, colère de l'impuissance, je me rappelle aujourd'hui l'étrange et infinie prostration avec laquelle il se laissait tomber sur un divan, et la fumerie à la fois silencieuse et triste qui suivait.

Dans les derniers instants de la maladie, le cervelet de Jules a fini par se liquéfier. Il ne parlait plus, ne mangeait plus seul. Dans ses brefs instants de lucidité, il pleurait et suppliait son frère de lui pardonner l'embarras qu'il lui causait.

Edmond boit, boit encore, repensant à cette sensation qu'il eue en rêve, la caresse, sur sa face, d'un parapluie vivant, pourquoi avoir pris celui de Jules à l'heure de sortir ce midi ? Il a très peur, soudain, de ne jamais revoir l'objet. Songe à appeler une voiture, à se rendre chez Flaubert, se glisser dans l'appartement et reprendre sans bruit son bien, comme un voleur. Il frissonne à la pensée de tomber nez à nez avec l'autre, d'être surpris par lui dans un éclat de lumière vive.

La nuit est calme sur Paris. On n'entend plus les gardes nationaux crier *Qui vive ?* de leurs voix avinées. Edmond s'enfonce sans lutter dans la nostalgie et l'ivresse. Boit désormais à même le goulot de cristal.

Peut-on réellement mourir de trop œuvrer ? Et si cela est vrai, que dire de la santé de Flaubert ? De la mort de Jules ? De sa propre survie ?

Edmond se laisse tomber lourdement sur le sofa. Se relisant encore :

Ce qui me fait désespérer, ce n'est ni l'affaïssement de l'intelligence ni la perte de mémoire ni tout enfin ; mais j'ai peur et peur seulement de ce quelque chose d'indéfinissable et d'un autre être, qui se glisse en lui.

Commentaire [DP1]: Quel mépris, enfin ! Sommes-nous à la télévision ou en littérature ? Un peu de bon sens que diable !

Oui : nous pouvons être démocrate ET contre l'islam ; oui, nous pouvons être capitaliste ET dénonçant les privilèges des femmes ; oui, nous pouvons, que dis-je, qu'écris-je, nous DEVONS être humaniste ET renoncer à la politique d'insertion. Soyons réalistes, soyons pragmatiques : être un auteur aujourd'hui, dans ce contexte difficile, où la sociologie pille nos ressources naturelles, où les hommes, fussent-ils femmes, n'ont plus confiance en leurs politiques, ce monde, ce contexte, donc, nous pousse à nous interroger sur la place du mot, du verbe. Assez d'embrasser l'inévitabilité du tout-numérique, du tout-métrique ! C'est aux auteurs de montrer la force de l'engagement pour la lecture, la page, l'odeur du moisi, le marque-page ! C'est aux auteurs de montrer le chemin des bibliothèques, des librairies ! Et pour cela, il faut savoir se battre ! Il faut refuser l'assistantat qui aplombe l'économie de notre pays de liberté et de souffrance, notre pays de familles et de sécurité, dans le bien de l'union de l'homme et de la femme, sous le regard bienveillant de la République dénuée. C'est à vous de prendre à bras le corps le cadavre de la culture ! Alors, oui, quand je lis de tels sophismes, je m'interroge : est-ce la place de l'écrivain que de poser les questions ? Sommes-nous devenus à ce point arrogants que de penser devoir montrer le chemin ? Non, nous devons interroger sans demander, laissons l'imagination de nos lecteurs s'épanouir comme des fleurs en février. C'est au prix de notre ego que se règlera la facture de notre vanité.

Et puis :

Retrouver aujourd'hui cette prononciation enfantine, entendre sa voix comme je l'ai entendue dans ce passé effacé, lointain, où les souvenirs ne rencontrent que la mort, cela me fait peur, cela me fait peur.

Oui, il s'en souvient, la mort de Jules avait été véritablement une source de terreur.

Bien plus que tout ce qui avait suivi, tout ce qui avait préoccupé le monde. Le Siècle ? Une farce de théâtre ; on avait sacrifié aux fêtards la mascotte du Jardin des Plantes et fêté le nouvel an au boudin d'éléphant. La Commune ? Une gesticulation de furieux, une souillure brève faite à la ville ancienne, rincée aussitôt par l'armée dans le sang des barbares.

La pièce, surchargée d'objets chinois, paraît affreusement vide. Edmond pleure sans bruit. A-t-il bien pensé à transmettre à Flaubert les amitiés de la Princesse Mathilde ? Comment a-t-il pu sortir de la maison avec le parapluie de Jules ?

Comment a-t-il pu l'oublier ?

Plus tard, regagnant les eaux tièdes d'un sommeil inquiet, Edmond de Goncourt se remémore une scène qui s'est déroulée deux ans plus tôt : rien ne s'était encore passé mais tout était germe.

Les deux frères dînent à Saint-Gratien, chez la Princesse Bonaparte. Il y a le docteur Philips, qui vient d'examiner Jules retour des eaux. Il y a Gautier aussi, et Renan, et Popelin le pique-assiette. On ne sait trop pourquoi, la conversation roule sur les maladies. Le médecin détaille ces affections nerveuses nouvelles que l'on diagnostique aux travailleurs affectés à des tâches répétitives.

La tremblote de la machine à coudre. La maladie médullaire du chauffeur. La nécrose de la mâchoire des jeunes filles dans les fabriques d'allumettes.

La Princesse pose soudain ses couverts et s'écrie d'une drôle de voix de nez :

« Taisez-vous, Philips ! Ce sont des pourritures que vous vous plaisez à inventer ! »

Puis, se tournant vers le cercle de ses hôtes figés par la stupeur, le rouge montant à son visage, sa face pleine, grasse, luisante de bonne santé, elle poursuit à l'endroit des gens de lettres :

« Vous n'êtes qu'une bande d'infirmes. Chacun de vous. Des malades. Des fous. »

Edmond surprend Jules, gris de terreur, qui ôte lentement ses mains de la nappe pour les cacher sur ses genoux. Presque aussitôt, le maître d'hôtel apporte le hors-d'œuvre, la conversation roule, et la soirée s'achève de la plus habituelle, de la plus ennuyeuse des façons.

SOMMAIRE ET CHRONOLOGIE

- titre & projet (correspondance de l'auteur)	07/07/2016	09 :44	1
- version 1	07/09/2016	11 :20	2-3
- retours de Feth Arezki (commanditaire)	09/09/2016	23:54	4-5
- version 1+	12/09/2016	14:28	6-7
- retours de Iuvan (écrivaine)	12/09/2016	17:46	8-9
- version 2	14/09/2016	10:33	10-11
- retours de Laurent Kloetzer (écrivain)	19/09/2016	10:17	12-13
- retours de Mathias Echenay (éditeur)	20/09/2016	20:56	14-15
- retours d'Isabelle Bryskier (correctrice)	20/09/2016	21:01	16-17
- version 2+	23/09/2016	15 :29	18-19
- version 3	22/09/2016	14 :43	20-21
- retours de Marjolaine Chevallier (grand-mère)	22/09/2016	vers 16 :00	22-23
- version 4	26/09/2016	20 :19	24-26
- retours d'Édith Lauton (épouse)	26/09/2016	20 :52	27-29
- version 5	30/09/2016	16 :09	30-32
- retours de Feth Arezki (commanditaire)	07/10/2016	20 :50	33-36
- retours de David Calvo (philosophe des lettres)	08/10/2016	17 :47	36-39
- sommaire et chronologie	09/10/2016	02 :11	40
- note de publication & citation finale	09/10/2016	02 :11	41

NOTE DE PUBLICATION

Le Parapluie de Goncourt (versions 1 à 5) a été envoyé aux 587 récipiendaires des [Nouvelles par email](#) le 09/10/2016 à 11 :45.

Il sera publié fin janvier 2017 (version remaquetée) dans une anthologie La Volte / Cité du Design de Saint-Etienne consacrée à l'avenir du travail.

L'intégralité du texte reste disponible en ligne à l'adresse www.leo-henry.com/parapluie.pdf

Merci à tous les relecteurs.

« C'est seulement dans les États libéraux et modernes, ceux qui se sont voués au commerce, à la banque et à l'industrie, au capital et à l'armée, que pouvait s'implanter cette parole de mépris : "L'art est libre", c'est-à-dire complètement inoffensif, ces messieurs et mesdames les artistes peuvent bien écrire ce qu'ils veulent ; nous relions cela en cuir, y jetons un œil ou l'accrochons au mur, nous fumons là-dessous nos cigarettes, les tableaux intéressent aussi éventuellement le commerce de l'art. L'art est lui-même responsable de l'impudence dont il est la victime, car la plupart de ses représentants ne méritent plus depuis longtemps le nom d'artistes. Ces artistes se satisfont du rôle esthétique-littéraire qu'ils jouent, mieux, du petit collier et du rôle de dormeurs confiés à nos chers bichons, et leurs produits justifient d'ailleurs amplement cette sorte de traitement. »

Alfred Döblin, « L'art n'est pas libre, il agit », mars 1929